Charles Galtier

La pèiro d'aiglo



Ilustracioun de Francesca Guerrier

Edicioun Prouvènço d'aro



Charles Galtier

La pèiro d'aiglo

(La pierre d'aigle)

Ilustracioun de Francesca Guerrier

Edicioun Prouvènço d'aro

A mon père, A ma mère.

Le malheur, vois-tu, Bérenguier, c'est que nous, nous ne savons pas écrire et ce ne sera jamais notre histoire à nous ni nos histoires qu'on lira dans les livres...

A moun paire, A ma maire.

Lou malur, veses, Berenguié, lou malur es que nautre, nautre sabèn pas escriéure e sara jamai nosto istòri e nòstis istòri nimai que se legiran dins li libre...

Edicioun Prouvènço d'Aro © Charles Galtier et Prouvènço d'Aro 1996



LA PÈIRO D'AIGLO

La pierre d'aigle

Nous avions quitté l'auberge de la Fresquière de très bonne heure. Le brouillard était si épais qu'en passant le pont, on ne pouvait distinguer les eaux de l'Ubaye que l'on entendait cascader sur les roches. Nous ne pûmes même pas entrevoir les quelques maisons de Méolans ni son clocher. Le chemin que nous suivions disparaissait souvent sous nos yeux.

- Nous aurions mieux fait de renvoyer cela à demain, dit Pablo.
- C'est aujourd'hui qu'on nous attend, répliqua Pablo. *Vamos*!... Le temps va se lever.

Un peu de vent, un frêle souffle, en effet nous caressait le visage et, par moment, le brouillard se déchirait laissant apparaître les fûts et les basses branches des sapins et des mélèzes.

Perrico s'était mis à siffler. Il devait avoir peur. Je pris sa man.

- No, tengas miedo!

Je sentais sa petite main chaude dans la mienne, chaude et frémissante comme un petit oiseau apeuré. Je lui demandai:

- Estas cansado?
- No, tengo hambre!.

Nous venions de déjeuner, comment pouvait-il avoir faim? Il était déjà fatigué et il avait peur. Nous n'aurions pas dû l'emmener. Douze ans, il avait douze ans, mais en

La pèiro d'aiglo

A vian quita d'ouro l'aubergo de la Fresquiero. Li nèblo èron tant espesso qu'en passant lou pont, se vesié pas l'aigo de l'Ubaio qu'ausissian cascaia sus li pèiro. Pousquerian meme pas entrevèire li quàuquis oustau de Meoulans nimai soun clouchié. Souvent vesian plus lou camin qu'avian de segui.

- Aurian miés fa de remanda à deman, venguè Pablo.
- Es vuei que nous espèron, rebequè Paco. *Vamos*!... Lou tèms se vai espeia.

Un brigoun de vènt, uno fréulo alenado, d'efèt, nous frestavo la caro e, à moumen, li nèblo s'estrassavon, leissan vèire li pège e li branco basso de sap e de mèle.

Perrico s'èro mes à sibla. Devié agué pòu. Ié prenguère la man.

- No tengas miedo!

Sentiéu dins la miéuno sa pichoto man caudo que tremoulavo coume un aucèu esfraia. Ié demandère:

- Estas cansado?
- No, tengo hambre, diguè.

Venian just de dejuna, coume poudié avé fam? Ero las e avié pòu. L'aurian pas degu mena. Douge an, avié douge an, mai n'en pareissié à peno vue o nòu. Jamai sarié capable de nous acoumpagna à la cimo de Siéulano. Noste meiour sarié de lou leissa nous espera à la granjo de Camiho.

paraissait à peine huit ou neuf. Jamais il ne serait capable de nous accompagner vers le sommet des Séolanes. Le plus sage serait de le laisser à la grange de Camille.

A la grange, nous étions enfin parvenus peu avant le repas de onze heures que les parents de Camille nous avaient préparé. Avant de nous attabler, Camille voulut nous montrer le jardin, un enclos tout menu avec ses quatre raies de légumes et sept ou huit pommiers, et ses bêtes: trois vaches, une mule, trois porcs à l'engrais et un trentenier de brebis, sans parler des poules et des lapins.

- Nous en avons assez, une année dans l'autre, nous dit le père de Camille qui nous attendait sur le seuil de sa grange.

Il nous fit rentrer et prendre place à table.

Il signa le pain, se recueillit un instant puis, tandis que la mère de Camille versait la soupe fumante dans nos assiettes, il nous demanda si Camille était un bon camarade et s'il travaillait bien au collège;

Nous ne pouvions que répondre oui. Camille était un des meilleurs élèves de sa classe et l'un de nos plus chers compagnons.

Ils le savaient bien d'ailleurs.

- Oui, il a toujours eu bonne tête, dit sa mère.

Elle avait, sinon mis les petits plats dans les grands, car nous ne changeâmes pas d'assiettes, du moins chargé la table d'une grande abondance de victuailles. Jamais nous ne pourrions manger tout ça!... Mais comme nous étions heureux d'être là chez Camille, écoutant ses parents, répondant à leurs questions. Même le petit Perrico, qui ne comprenait encore guère le français pas plus que le parler gavot, était tout joyeux, dévorant à belles dents ce qui venait dans son assiette.

Après tout, peut-être avait-il vraiment faim dès nos

A la granjo, erian pièi arriva, gaire avans li vounge ouro pèr ié dina. Camiho vouguè nous faire vèire lou jardin, un pichot claus de quatre rego de liéume emé sèt à vue poumié, e si bèsti: tres vaco, uno miolo, tres porc à l'engrais, un trentanié de fedo, sènso parla di galino e di lapin.

- N'i'a proun pèr abari l'oustau, un an dins l'autre, nous diguè lou paire de Camiho que nous esperavo sus lou lindau de sa granjo.

Nous faguè intra e nous entaulerian.

Signè lou pan, se reculiguè un moumen, pièi, dóu tèms que la maire de Camiho emplissié nòsti sieto de soupo caudo, nous demandè se Camiho èro un bon cambarado e se travaiavo bèn au coulège.

Poudian que respondre de o. Camiho èro un di proumié de sa classo e l'un di mai brave de nòsti coumpan.

Lou sabien bèn.

- O, a sèmpre agu bono tèsto, diguè sa maire.

Avié, senoun mes li pichoun plat dins li grand, que nous changè pas li sieto, dóu mens carga la taulo de touto meno de mèisse. Jamai poudrian manja tout acò!... Mai coume erian urous d'èstre aqui encò de Camiho, escoutant si parènt, respoundènt à si questioun. Meme lou pichot Perrico que coumprenié gaire encaro lou francés pas mai que lou parla gavot, se vesié countènt coume tout e devourissié à plen de dènt ço que toumbavo dins sa sieto. Au founs, avié belèu fam de-bon aquest matin i proumié pas que fasian dins la nèblo.

De tout biais, i'aguè rèn à faire pèr lou decida que nous esperèsse à la granjo e deguerian lou mena dins nosto espedicioun.

Camiho couneissié li meiour dis acóurchi. Dóu pas siau

premiers pas dans le brouillard, ce matin.

Quoi qu'il en fût,il ne voulut rien entendre pour rester à la grange jusqu'au retour de notre expédition et nous dûmes l'emmener avec nous.

Camille connaissait les meilleurs raccourcis. Du pas lent des montagnards, il ouvrait la marche et nous guidait, longeant ou traversant les prés et les bois. Perrico, lui, aurait voulu à tout instant s'arrêter pour cueillir les fleurs, les manettes roses qui embaumaient et les grandes violettes.

- Tu en cueilleras au retour, lui cria Camille, et tant que tu voudras. Allons d'abord aux Séolanes!

Perrico qui n'avait pas dû comprendre, s'attardait et je décidai de l'attendre, le pressant pourtant de mon mieux.

Nous arrivâmes enfin, mais bien après les autres, sur la crête qui surplombait de très haut le vaste cirque où prend ses sources le Verdon. Quel merveilleux spectacle!

- Les marmottes!

C'était Camille qui criait. Avec Pablo et Paco, il escaladait les rochers nus.

Nous ne les avions pas entendues siffler et, nous approchant du rebord d'une roche, Perrico et moi, nous essayons de les voir. Vainement. Elles avaient dû se terrer et nous voulûmes le dire à nos compagnons en criant aussi fort que nous le pouvions.

Ils criaient aussi et faisaient de grands gestes.

Ce qu'ils voulaient nous dire et que nous n'avions pas compris, ils nous le redirent quand nous les eûmes rejoints.

- Vous n'avez pas vu l'aigle!

Non, l'aigle, nous ne l'avions pas vu qui volait au dessus de nous, nous regardions vers le bas pour apercevoir les marmottes...

di mountagnard, anavo davans pèr nous mena à travès li prat e li bos. Perrico, éu, à tout moumen aurié vougu s'arresta pèr culi de flour, li maneto roso qu'embaumavon e li gràndi vióuleto.

- N'en couparas de retour, ié cridè Camiho, e tant que voudras... Anen d'abord i Siéulano!

Perrico qu'avié pas degu coumprendre, perdié de tèms e decidère de resta 'm' éu, ié fasènt pamens de moun miés preissa lou pas.

Enfin, siguerian, mai bèn après lis autre, sus lou cresten que, de tant z-aut, doumino lou grand cièri mounte avenon li font dóu Verdoun. Quento visto espetaclouso!...

- Li marmoto!

Ero Camiho que cridavo. Escalavo li roucas nus emé Paco e Pablo.

Li marmoto, lis avian pas ausido sibla, e nous avançant dóu rebord dóu bàrri, iéu e Perrico, de-bado, assajavian de li vèire. Avien degu ana à trau e vouguerian lou dire à nòsti coumpan en cridant autant fort que poudian.

Cridavon tambèn e brassejavon.

Ço que voulien nous dire e qu'avian pas coumpres, nous lou diguèron quand lis aguerian rejoun.

- Avès pas vist l'aiglo?

Noun, l'aiglo, l'avian pas visto qu'èro vengudo plana sus nosto tèsto. Regardavian en-bas pèr assaja e vèire li marmoto.

Nous moustrèron l'aiglo que s'èro aliuenchado e qu'aro radavo bèn en dessouto de nautre mai que poudié reveni, que, de tout segur, anavo reveni vers soun eiròu. Alor faudrié la bèn teni d'à-ment pèr ié faire pòu e la rebuta. Ils nous montrèrent l'aigle qui s'était éloigné et qui planait maintenant bien au dessous de nous, mais qui pouvait revenir vers son aire et il faudrait alors le tenir bien à l'œil pour lui faire peur et le garder à l'écart.

L'aigle avait quitté son nid en entendant crier Camille, il s'était envolé et ils l'avaient vu venir tournoyer au dessus de nos têtes, prêt à nous faire basculer d'un coup d'aile dans le vide.

- C'est ainsi, nous expliqua Camille, que font les aigles avec les brebis, les chèvres, les chamois et les chiens... D'un coup d'aile, ils les précipitent au bas des rochers où ils se brisent les os. Ensuite, ils vont les dévorer.

Il ajouta:

- Prenez des bâtons et des pierres... Ne me laissez pas attaquer.

Il déroula la grosse corde qu'il avait emportée, l'arrima soigneusement à un bloc de rocher, ménagea à l'autre extrémité deux boucles où il passa ses jambes et vint au bord de l'escarpement le long duquel il allait se laisser glisser pour atteindre l'aire de l'aigle.

- *Mira*!, Perrico, dit Pablo à son jeune frère, *mira*!... *Estamos à unos tres mil metros del nivel del mar*...
 - Poco mas o meno dit Paco.
- Surveillez l'aigle! cria Camille en entamant sa descente.

L'aigle avait fait son nid de quelques branches négligemment entassées sur un entablement que formait, cinq à six mètres plus bas, un ressaut de cette falaise rocheuse.

L'aigle justement arrivait... Les aigles... Ils étaient deux, le couple sans doute, qui fondirent sur nous dans un battement d'aile impressionnant.

L'aiglo avié quita soun nis en aussissènt crida Camiho, s'èro envoulado e l'avien visto veni roudeja sus nòsti tèsto à mand de nous desbaussa d'un cop d'alo.

- Es ansin que fan lis aiglo, Camiho nous espliquè, emé li fedo, li cabro, li chamous e li chin... D'un cop d'alo li fan cabussa en bas di roucas mounte s'esclapon lis os. Pièi li vènon devouri.

Apoundeguè:

- Prenès de bastoun e de clapo... Me leissés pas ataca.

Desfaguè la grosso cordo qu'avié pourtado, la nousè bèn à-n-un blo de roucas, agensè dos blouco mounte passè si cambo e venguè ras dóu baus que devié davala pèr ajougne l'eiròu de l'aiglo.

- Mira! Perrico, diguè Pablo à soun jouine fraire, mira!... Estamos à unos tres mil metros del nivel del mar...
 - Poco mas o meno... faguè Paco.
- Avisas-vous de l'aiglo! cridè Camiho. La laches pas dis iue...

E, s'arrapant bèn à la cordo, coumencè de davala long dóu roucas.

L'aiglo avié fa soun nis de quàuqui branco pausado à bóudre sus un ressaut de roco, cinq o sièis mètre mai bas.

L'aiglo justamen revenié... Lis aiglo... N'i'avié dos, de segur lou parèu, que se rounsèron sus nautre en batènt sis alo d'un biais esfraious.

- Camiho! ourlè Paco. Camiho!.. Lis aiglo!... Remounto!

Li bastoun que fasian vira nous servien, se vesié, de rèn. Pòu, avian pòu. Pòu subre-tout pèr Camiho que poudié pas lacha sa cordo pèr s'apara, Camiho que subran pareiguè la tèsto au bord dóu roucas, que pousqué - Camille! hurla Pablo. Camille, les aigles!...
Remonte!...

Les bâtons que nous faisions tournoyer se révélaient être d'un secours illusoire. Nous avions peur. Peur surtout pour Camille qui ne pouvait lâcher la corde pour se défendre. Camille soudain émergea au-dessus du rocher, parvint à dépêtrer ses jambes et se mit à courir.

- Sauvez-vous! cria-t-il.

Comme lui nous nous lançâmes dans une course folle.

- Plus de peur que de mal, constata Paco lorsqu'enfin regroupés, nous pûmes, hors de danger, nous arrêter pour souffler.
- J'allais juste l'avoir, dit Camille. Quel dommage! Grosse comme mes deux poings, elle était et toute blanche...

Cette pierre que l'aigle place parfois dans son nid pour inciter la femelle à couver, cette pierre d'aigle que nous étions venus dérober, nous ne l'aurions donc pas et grande était notre déception.

Nous ne pouvions envisager à nouveau l'aventure le lendemain et le surlendemain, les vacances de la Pentecôte s'achevant, nous regagnerions le collège de Barcelonnette.

Vraiment pas de chance!

Et la malchance allait nous poursuivre. Nous fûmes collés à la sortie suivante.

Etre privé de sortie n'est pas la mort d'un homme quand on est collégien. En d'autres circonstances nous n'aurions pas été aussi malheureux que nous le fûmes alors.

Mais nous étions invités tous les cinq chez Madame Caire et nous étions impatients plus que jamais de la voir.

Madame Caire, nous avions fait sa connaissance

i'escala, que pousquè se desempacha li cambo e se metre à courre.

- Ensauvas-vous!... cridè.

Coume éu nous rounserian dins uno courso folo.

- Mai de pòu que de mau, remarquè Paco, quouro, nous estènt regroupa, pousquerian nous arresta pèr reprene alen.
- Just coume l'anave agué, diguè Camiho. Quent daumage! Grosso coume mi dous poung!... e touto blanco...

Aquelo pèiro que l'aiglo i'arrivo de metre dins soun eiròu pèr ié faire nisa la maire e ié faire teni lis iòu, aquelo pèiro d'aiglo qu'erian vengudo gasta, ansin l'avian pas pouscudo agué. N'avian un gros coudoun sus l'estouma.

Es que poudian pas tabla de refaire la memo espedicion l'endeman, e lou subre-lendeman, li vacanço de Pandecousto s'acabant, devian retourna au coulège de Barcilouneto.

Pas de chanço!

E lou guignoun devié countunia. Siguerian en punicioun la sourtido d'après.

Estre coula, lou dimenche e lou dijou es pas la mort d'un ome quand sias escoulan. Dins d'àutri coundicioun, i'aurian pas trop fa cas e sarian pas esta malurous coume lou siguerian alor.

Es qu'erian envita tóuti li cinq encò de Madamo Caire e qu'erian, mai que jamai, impaciènt de l'ana vèire.

Madamo Caire, n'avian fa sa couneissènço quàuqui mes avans. Ero uno damo bello coume tout e d'un gentun que se pòu pas dire. Vivié dins uno d'aquéli supèrbi demoro que li Barcilouneto, fourtuno gagnado au quelques mois plus tôt. C'était une grande dame fort belle et d'une incroyable gentillesse. Elle vivait dans une des superbes demeures que les Barcelonnettes, fortune faite au Mexique, se font construire dans la vallée de l'Ubaye d'où ils sont partis.

Bâtie hors de la ville, entre la route de Jausiers et l'Ubaye, au cœur d'un vaste parc clos d'une haute grille, la grande maison de Madame Caire nous paraissait être le château de la *Belle au Bois dormant*. Nos rêves y logeaient une mystérieuse princesse soumises à des charmes étranges.

Nous devinions que nous la verrions apparaître un jour, plus belle encore que dans la légende et dans nos songeries. Ce qui advint alors que, passant nos mains à travers les barreaux, nous cueillions des groseilles aux groseilliers plantés tout le long de la murette soutenant la grille.

- Vous aimez cela?...

C'était Madame Caire qui, rentrant de la ville, venait nous surprendre.

Nous ne l'avions jamais vu encore et nous restions là sans pouvoir lui répondre, ébahis plus encore par sa beauté et la douceur de sa voix que par le fait qu'elle nous ait trouvés dérobant ses groseilles.

C'était bien elle la Princesse dont nous rêvions.

Elle ouvrit le portail et nous dit:

- Entrez mes enfants, et cueillez ici tout ce que vous voudrez.

Nous hésitions.

- Entrez!...

Elle souriait avec tant de gentillesse que nous la suivîmes.

Elle nous entraîna sur la terrasse, nous fit asseoir dans

Meissique, se fan basti dins aquelo valèio de l'Ubaio que n'en soun parti.

Auboura foro de la vilo, entre la routo de Jausié e l'Ubaio, l'oustau de Madamo Caire nous semblavo lou Castèu de la *Belle au Bois dormant*. Nòsti pantai ié remisavon uno misteriouso princesso enfadado pèr quauque estrange enmascage.

Devinavian qu'un jour la veirian parèisse, mai bello encaro que dins li conte e dins nòsti revarié. Causo qu'avenguè au moumen que, passant nòsti man à travès li barrèu, culissian de grounzello i grounzelié planta tout de long de la muraieto pourtant la griho.

- Amas acò?...

Ero Madamo Caire que s'entournant de la vilo, venié de nous sousprendre.

L'avian encaro jamai visto e restavian aqui, sènso pousqué respondre, palafica qu'erian forço mai pèr sa bèuta e la douçour de sa voues que d'èstre esta souspres pèr elo en trin de ié rauba li grounzello.

Ero bèn elo la Princesso qu'avian imaginado.

Durbiguè lou pourtau e nous diguè:

- Intras mis enfant, e prenès eici tout ço que voudrés.

Ausavian pas.

- Intras!

Sourrisié tant gentamen que la seguiguerian.

Nous menè sus la terrasso, nous faguè asseta sus de grand sèti de vergan e nous faguè pourta pèr uno jouino servicialo de counfituro, de bescue e de sirop. S'assetè contro nautre, nous demandè quau erian. Avié bèn couneigu, à Guadalajara li parènt de Pablo e de Perrico e tambèn un dis ouncle de Paco que, coume elo e soun ome, fasien coumèrci dis estofo.

de grands sièges en rotin et nous fit apporter par une jeune domestique des confitures, des biscuits et des sirops. S'asseyant près de nous, elle nous demanda qui nous étions. Elle avait bien connu à Guadalajara, les parents de Paco et Perrico, et aussi un oncle de Pablo qui comme elle et son mari, faisaient la commerce des tissus.

Elle aimait beaucoup les enfants et son grand malheur était de savoir qu'elle ne pourrait jamais en avoir. Sa santé précaire l'avait contrainte à revenir à Barcelonnette, mais son mari n'avait pas encore liquidé toute ses affaires au Mexique et ne pouvait que rarement venir la voir...

Tout cela, ce ne fut pas le jour des groseilles qu'elle nous le confia, mais au hasard des visites que nous lui fîmes dès lors, le jeudi ou le dimanche, comprenant le plaisir qu'elle prenait à nous recevoir, heureux aussi de trouver là un véritable paradis de jeux et de jouets que Madame Caire, dans son désir d'avoir un enfant, avait accumulés.

- Nous voulions tellement en avoir un...

Le nid avait été trop soigneusement préparé peut-être.

Mais pourquoi n'aurait-elle pas un enfant? Elle était si jeune encore, même à nos jeunes yeux, que nous étions persuadés qu'elle connaîtrait un jour la joie d'être mère. Nous le voulions tant!... Nous voulions tant qu'elle fût pleinement heureuse quand démentant son sourire, passait dans son regard une ombre de tristesse qui nous peinait.

Aussi avions-nous eu grande peine, espérant au contraire tant de joie, de ne pouvoir aller la voir, étant gardés en retenue, lors du premier jour de sortie après les vacances de la Pentecôte. Mais ce n'était que partie remise, nous fûmes libre le jeudi suivant.

- Je vous ai attendus dimanche dernier, nous dit Madame Caire.

Amavo forço lis enfant e soun grand malur èro de saupre que n'en poudrié jamai avé. Coume malautejavo sèmpre au Meissique avié degu retourna à Barcilouneto mai soun marit avié pas encaro regla eila tóuti sis afaire e poudié veni la vèire que de cènt en quatre...

Tout acò siguè pas lou jour di grounzello que nous lou fisè, siguè à l'asard di vesito qu'en seguido prenguerian l'abitudo de ié faire, lou dijòu o lou dimenche, coumprenènt lou plesi qu'avié de nous vèire, urous d'un autre las, de trouva aqui un veritable paradis de jo e de jouguet que Madamo Caire avié acampa pèr la gau de l'enfant que pantaiavo d'avé... e qu'aurié pas.

- Voulian tant n'avé un...

Lou nis èro esta bessai trop bèn prepara.

Mai pèr dequé d'enfant n'aurié pas?... Ero encaro tant jouino, meme à nòsti jouinis iue, qu'erian segur, nautre, que couneirié un jour la gau d'èstre uno maire. Lou voulian tant! La voulian d'à-founs urouso quand, contro-disènt soun dous sourrire, passavo dins soun regard coume uno nèblo que nous nafravo.

Que grando èro estado nosto peno, quand esperavian tant de gau, de pas pousqué l'ana vèire, estènt puni, lou jour de la proumiero sourtido après Pandecousto!!... Mai èro qu'un contro-tèms. Siguerian libre lou dijòu d'après.

- Vous ai espera dimenche passa, nous diguè Madamo Caire.

Deguerian ié dire qu'erian esta puni e pèr dequé e tout ié debana, lou nis de l'aiglo e la batèsto emé lis aiglo e nosto espedicioun qu'avié fa chi, la chanço pamens que li parènt de Camiho avien agu lou gentun de ié baia la pèiro d'aiglo qu'avien, lou guignoun pièi de nous vèire counfisca pèr lou proufessour, aquelo pèiro que se

Nous dûmes lui dire que nous avions été punis et pourquoi et tout lui raconter, le nid d'aigle et l'attaque des aigles et l'insuccès de notre expédition, la chance pourtant que les parents de Camille aient bien voulu lui donner la pierre d'aigle qu'ils possédaient et puis la malchance de nous voir confisquer, par le professeur, cette pierre que nous nous passions de main en main pour la faire tinter à nos oreilles...

Le professeur nous avait expliqué que c'était là un géode, une pierre creuse qui contenait en son sein une autre pierre, cette pierre que nous entendions cogner en secouant la pierre d'aigle... Mais il n'aurait pas fallu distraire la classe, nous aurions à y réfléchir en étant privés de sortie.

Du moins il voulut bien nous rendre la pierre. Mais nous l'aurions volée s'il eut fallu!

- Nous tenions tant à vous l'apporter, dit Camille.
- Mais pourquoi? demanda Madame Caire.

Camille rougit mais pu cependant bredouiller:

- Pour que vous ayez un enfant... Mes parents, comme vous, croyaient qu'ils ne pourraient jamais en avoir et un jour mon père a pensé à la pierre d'aigle. Il a pu en trouver une... Et c'est comme ça que je suis né... Ils me l'ont donnée pour que je vous la donne... Prenez-la...

Madame Caire prit la pierre d'aigle et la serra fortement entre ses mains.

- Vous la mettrez dans votre lit... dit encore Camille.

Madame Caire ne disait rien. Elle appuyait la pierre sur sa poitrine. Il y avait des larmes dans ses yeux. passavian de man en man pèr la faire cascaia contro l'auriho...

Lou proufessour nous avié esplica qu'èro aqui un geode, uno pèiro cavado que n'en tenié uno autro embarrado, mai libro, dedins elo. Es aquéu caiau escoundu dins lou sen de la pèiro d'aiglo qu'ausissian clanti quand la boulegavian. Uno curiousita de la naturo e se poudié coumprendre lou poudé magi que se n'esperavo... Mai aurié pas faugu destourba la classo, aurian de ié pensa en estènt garda en punicioun...

Dóu mens vouguè bèn nous rendre la pèiro d'aiglo. L'aurian raubado au bèu besoun!

- Tenian tant à vous la douna, diguè Camiho.
- Mai pèr dequé? demandè Madamo Caire.

Li rouito venguèron i gauto de Camiho que pamens pousquè bretouneja:

- Pèr qu'agués un enfant... Mi parènt, coume vous, se cresien de jamai pousqué n'avé un, mai, moun paire, un jour, se pensè à la pèiro d'aiglo e l'anè cerca dins un nis... Es coume acò que siéu nascu... Me l'an dounado pèr vous... Prenès-la...

Madamo Caire prenguè la pèiro d'aiglo e la sarrè fort dins si man jouncho.

- Aurés que de la metre dins voste lié, diguè encaro Camiho.

Madamo Caire disié rèn. Tenié la pèiro sus sa peitrino. I'avié de lagremo dins sis iue.



LA LÈBRE

Le lièvre

Debout sur un tas de pierres, Joseph Lardier pouvait voir au fond de la grande doline le lièvre musarder, paraissant ne plus se soucier des chiens qui le pourchassait.. Il s'arrêtait, broutait distraitement un brin d'herbe, se redressait sur son arrière-train pour tendre l'oreille, reprenait son chemin d'un pas tranquille puis brusquement partait au galop, faisait trois sauts à droite ou deux bonds à gauche, revenait sur la voie, brouillait manifestement sa piste, n'ayant pas en fait perdu la mémoire en courant et sachant qu'un chien était à sa poursuite qu'il devait égarer.

Ce lièvre, voilà déjà un bon bout de temps que la chienne de Joseph Lardier l'a levé de son gîte, ici à l'abri du tas de pierres sous le genévrier. C'est ici qu'il reviendra et le chasseur l'attend.

Ils en auront fait du chemin, le lièvre et Diane à sa poursuite, qu'il avait entendue aboyer dans les lavandins de Bertoule, puis sous les châtaigniers du bord de la route, enfin, plus loin, dans le guéret des Pointes...

Joseph Lardier reconnaît volontiers maintenant que le beau de la chasse c'est bien le travail de chien, d'un bon chien. Aussi rusé que fût ce lièvre, sautant, se recoupant pour brouiller ses traces, Diane savait toujours retrouver la bonne piste.

La lèbre

D'aqui, quiha sus un mouloun de clapo, Jóusè Lardier poudié vèire dins la grando founso la lèbre qu'à moumen caminavo plan coume se ges de chin l'aguèsson couchado. S'aplantavo meme pèr desbrouta, inchaiènto, uno mato d'erbo, s'aubouravo pièi, li pato de davans sus soun pitre, pèr chauriha, reprenié soun camin plan-plan o galoupavo, fasènt tres saut d'eici e dous d'eila, se recoupant pèr embouia, se coumprenié, soun trafé, aguènt pas perdu la memòri en courrènt e sachènt bèn qu'un chin la percassavo que falié esmara.

Aquelo lèbre, i'avié uno bono passado que la chino de Jóusè Lardier l'avié levado à soun jas, eici, à la sousto dóu clapié, souto un cade. Es eici que tournara e que lou cassaire l'espèro.

N'auran fa de camin, la lèbre e Diano à sa seguido qu'a pouscu ausi japa dins li roure pièi dins li lavandin de Bertoulo, pièi ras di castagnié dóu bord de la routo e pièi mai liuen dins lou gara di Pouncho...

Jóusè Lardier, aro, recounèis voulountié que lou bèu de la casso es lou travai dóu chin, d'un bon chin. Pèr fino que siguèsse aquelo lèbre, sautant, se recoupant pèr embouia si piado, Diano toujour sabié reprendre lou bon pèd...

- Me la vai mena à pourtado, se disié Jóusè Lardier en entendènt japa sa chino que davalavo aro dins la founso.

- Elle va me l'amener à bonne portée, se disait Joseph Lardier en entendant aboyer sa chienne qui dévalait au creux de la doline.

Il comprenait que si Diane ne l'avait pas levé, ce lièvre et ne l'avait pas mené finalement à sa guise, il ne serait pas revenu à son gîte. Il ne l'aurait pas quitté ou jugeant le chien distancé, se serait cantonné paisiblement ailleurs. Brave chienne!...

Il ne se doutait pas que, comme le lièvre, lui-même était mené par cette chienne là où on l'attendait. Les cheminements d'une vie sont souvent bien étranges...

A l'instant même où Diane se lançait sur la pente d'un petit bois surgissaient d'autres chiens. Aussi mauvais soient-il, à quatre allant de front et Diane leur rabattant la gibier, le lièvre ne pouvait leur échapper. Une des gueules le happa et lui brisa les reins.

Joseph Lardier n'eut pas à regarder les chasseurs qui accouraient, il connaissait assez leurs chiens.

Il ne manquait plus que ça!...

C'était les deux frères de Marguerite, Pierre et Jean de la Grange Brûlée.

Parmi cent chasseurs qu'il pouvait y avoir ce jour-là au Revest-de-Bion, pourquoi eux?... Eux avec qui, jusqu'à cette année, il avait toujours chassé et dont justement il s'était séparé.

Joseph Lardier se voit encore à Apt, dans les derniers jours du mois d'août, arrêté devant la vitrine d'une bijouterie.

Il s'est enfin décidé. Ce sera ce fin collier en or qui lui plut au premier coup d'œil. Le dimanche suivant, il doit faire son entrée à la Grange Brûlée et il a pensé en venant demander la main de Marguerite à lui offrir, en attendant Coumprenié que se Diano l'avié pas levado e menado coume fau, la lèbre sarié pas tournado à soun jas. L'aurié pas quita o bèn, devinant que la chino l'avié perdudo, se sarié amatado dins un autre jas, tranquilamen. Bravo chino!...

Se doutavo pas que, coume la lèbre, èro mena, éu, pèr aquelo chino, aqui mounte l'esperavon. Lou camina d'uno vido es souvènt bèn estrange...

Just au moumen que Diano davalavo lou pendis de la founso, d'un bousquet, d'àutri chin se rounsavon. Marrit que siegon, à quatre anant de front e Diano ié couchant lou gibié, la lèbre ié poudié pas escapa. Uno di gulo l'aguè e ié giblè lou rable.

Jóusè Larguier aguè pas de besoun de regarda li cassaire qu'arrivavon en courrent, couneissié proun si chin.

- Mancavo plus qu'acò!

Eron li dous fraire de la Margarido, Pèire e Jan de la Granjo Usclado.

Dins cènt cassaire que poudié i'agué aquéu jour au Revest d'Aubioun, coume vai éli dous?... Eli que, fin qu'à-n-aquest an, cassavon toujour ensèn e que, justamen, se n'èro dessepara.

Jóusè Lardier se vèi encaro à-n-Ate, dins li darnié jour d'avoust, aplanta davans la veirino d'uno bijoutarié.

S'es enfin decida. Sara aquéu fin coulié d'or qu'au proumié cop d'iue i'avié plasegu. Lou dimenche venènt dèu faire soun intrado à la Granjo Usclado e s'es pensa en anant demanda la man de Margarido, de i'óufri, en esperant la bago, quaucarèn que ié fague plesi.

Sara aquéu coulié. Vai pèr intra dins lou magasin mai uno man s'es pausado sus soun espalo. Es Jaque Pegaud, la bague, un bijou pouvant lui faire plaisir.

Ce sera ce collier. Il va rentrer dans le magasin, mais une main s'est posée sur son épaule. C'est Jacques Pegaud, un garçon de son âge.

- Regarde, toi qui t'y connais,...

Il lui montre un fusil qu'il vient d'acheter.

- Belle pièce, reconnaît Joseph Lardier. Avec ça tu ne vas rien nous laisser.
 - Et si tu venais chasser avec nous, Joseph.
 - Je ne peux pas, tu comprends?
- Justement non, je ne comprends pas... Si tu savais ce qu'ils disent de toi!
 - Qui?
- Tes soi-disant futurs beaux-frères, Pierre et Jean, les frères de Marguerite.
 - Qu'est-ce qu'il disent?
- Ils disent que tu n'es pas un vrai chasseur. Un bon fusil, peut-être, mais pas un chasseur. La preuve... Tu n'as jamais été capable d'avoir un bon chien... Ils disent même que si tu chasses avec eux c'est parce qu'ils ont, eux, de bons chiens.

De bons chiens!... ils pouvaient en parler de leurs chiens, de mauvaises rosses qui s'amusaient à renifler les papillons et les sauterelles... Le sang de Joseph Lardier est venu lui empourprer les joues.

Se fâcher pour si peu, c'est stupide, mais on est parfois sensible à des propos qui paraissent blessants, qui ne le sont pas, ou le sont, il faudrait réfléchir calmement.

Joseph Lardier ne réfléchit pas, ne s'avisant même pas qu'il n'était pas entré dans le magasin pour acheter le collier et ce ne fut que sur sa moto qu'il décida de ne pas aller le dimanche suivant demander la main de un garçoun de soun tèms.

- Regardo, tu que te ié counèisses.

Ié mostro un fusiéu que vèn de croumpa.

- Bello pèço, ié dis Jóusè Lardier. Em' acò nous vas rèn leissa...
 - E se veniés cassa emé nautre, Jóusè?
 - Pode pas... Lou coumprenes?
- Justamen, noun, lou coumprene pas... Se sabiés ço que dison de tu...
 - Quau?
- Ti "soi-disant" futur bèu-fraire, Pèire e Jan, li fraire de Margarido.
 - Dequé dison?
- Dison que siés pas un veritable cassaire. Un bon fusiéu belèu, mai pas un cassaire. La provo?... Siés jamai esta capable d'avé un bon chin... Dison meme que se casses em' éli, es qu'éli n'an de bon chin.

De bon chin!... N'en podon parla de si chin, de marrit souiras just bon pèr nifla li parpaioun e li sautarello... Lou sang de Jóusè Lardier i'es vengu enrouita li gauto.

Se facha pèr pas mai es bèn niais, mai sias, coume acò, de fes sensible en de prepaus que vous sèmblon meichant, que lou soun belèu pas, o lou soun, faudrié reflechi, bèn siau.

Jóusè Lardier reflechiguè pas, s'avisè meme pas qu'èro pas intra dins lou magasin pèr acheta lou coulié e siguè que sus sa moutò que decidè de pas ana, lou dimenche venènt, demanda la man de Margarido, que decidè tambèn de plus cassa emé si fraire.

S'arrestè au cafè de Rustrèu. Avié la bouco seco coume d'amadou.

Marguerite, qu'il décida aussi de ne plus aller chasser avec ses frères.

Il s'arrêta au café de Rustrel. Il avait la gorge sèche.

- Tu n'es pas bien monté? lui demanda le cafetier en le voyant planté devant un papier punaisé près du comptoir proposant la vente d'un chien.
 - C'est un bon chien? demanda Joseph Lardier.
- Il paraît, lui dit le cafetier qui lui expliqua où il pouvait trouver, derrière le château, le vieux Sigonce qui avait un chien à vendre.

Ce n'était pas un chien, mais une chienne, Diane, une sorte de petit labrit bâtard au poil tout bouclé.

- Mais ce n'est pas un chien de berger qu'il me faut, s'écria Joseph Lardier en le voyant, c'est un chien de chasse.

Le visage ridé du vieux Sigonce se plissa plus encore sous une barbe de huit jours pour esquisser un vague sourire. Il murmura:

- Si tu trouves un meilleur chien, je m'en irai le dire à Rome et je te rends tes cinquante mille francs.
 - Diantre! Cinquante mille francs!...

C'était le prix du collier qu'il n'avait pas acheté.

- ... Vous m'enlèverez bien quelque chose?
- Je lui enlève le collier, dit le vieux en riant.

C'était le jour des colliers!

- Non, laissez-le... Je la prends.

Joseph Lardier mit Diane dans une caisse qu'il arrima sur la tand-side de la moto, et plein gaz, grimpa vers le plateau d'Albion.

Il pouvait dire qu'il avait eu la main heureuse en achetant cette chienne. Chasser avec elle ne ressemblait en rien à ce qu'il avait connu jusque-là en battant bois et

- Siés pas bèn mounta? ié demandè lou cafetié en lou vesènt planta davans un papié espingla sus lou coumtadou prepausant la vèndo d'un chin.
 - Es un bon chin? demandè Jóusè Lardier.
- Parèis, diguè lou cafetié que i'ensignè mounte trouvarié, darrié lou castèu, lou vièi Sigounço qu'avié un chin à vèndre.

Ero pas un chin mai uno chino, Diano, uno meno de labrit bastard dóu péu gris tout anela.

- Mai es pas un chin d'avé que me fau, venguè Jóusè en lou vesènt, es un chin de casso.

La caro frounsido dóu vièi Sigounço se pleguè encaro mai souto sa barbo d'uno semano quand sourriguè pèr marmouteja:

- Se troves un meiour chin de casso qu'aquesto chino, anarai lou dire à Roumo e te rendrai ti cinquanto milo franc.
 - Diantre! cinquanto milo franc?...

Ero lou pres dóu coulié qu'avié pas acheta.

- ... Me ié levarés bèn quaucarèn?
- Te ié lève lou coulié, faguè lou vièi en risènt.

Ero lou jour di coulié, decidamen.

- Noun, leissas-lou... La prene.

Jóusè Lardier meteguè Diano dins uno caisso qu'estaquè sus lou tand-side e la moutò, plen gaz, escalè vers lou planestèu d'Aubioun.

Poudié dire qu'avié agu la bono man en croumpant aquelo chino. De cassa em' elo avié rèn de coumparable emé ço qu'avié fa fin qu'aqui en batènt champ e bos en coumpanié di fraire de Margarido e de si quatre marrit chin que levavon un gibié que de cènt en quatre e qu'èron meme pas capable alor de lou mena. S'adusien pamens champs avec les frères de Marguerite et leurs quatre corniauds qui ne levaient du gibier que de quatre en quatre et qui, le plus souvent, se trouvaient incapables de le mener sérieusement. S'ils rapportaient pourtant poils et plumes parfois, c'est parce qu'ils étaient, eux, comme lui, d'assez bons tireurs d'épaule.

Avec Diane dont le flair n'était jamais en défaut et qui pouvait parcourir des lieues sans se lasser, qui, de plus, était d'une intelligence peu commune et savait mener le gibier à portée de fusil, Joseph Lardier avait compris qu'en effet, c'est un bon chien qui fait le bon chasseur et non pas le fusil. Il comprenait que les frères de Marguerite avaient raison de dire -s'ils l'avaient dit- qu'il n'était pas vraiment un bon chasseur. Il n'aurait donc pas dû se vexer pour si peu. Il aurait dû continuer à chasser avec eux. Il aurait dû, comme il l'avait promis, aller demander la main de Marguerite à ses parents.

En fait ce qui l'avait poussé, il devait se l'avouer, c'était plutôt cet embarras qu'il éprouvait à faire une telle démarche, heureux d'avoir trouvé une fois de plus, une raison bonne ou mauvaise, pour la remettre.

Il connaissait pourtant bien les parents de Marguerite, des gens simples et bons dont il était le familier. Trop familier peut-être, ce qui lui faisait trouver ridicule d'avoir à mettre un jour ses habits du dimanche pour venir à la Grange Brûlée, où si souvent il passait, demander son entrée. A quoi cela rimait-il?... Les convenances?... Au diable de telles convenances!...

Donc il s'était écarté des frères de Marguerite et, s'il continuait à courtiser Marguerite, il savait inventer des prétextes pour la faire patienter, un travail à finir, encore un peu d'argent à épargner, rien ne pressait...

péu o plumo de fes, es qu'èron, éli coume éu, proun adré au cop d'espalo.

Emé Diano qu'avié bon nas, que poudié s'estira de lègo de camin sènso s'alassa e que, de mai, èro d'uno inteligènci raro, sachènt vous mena lou gibié à pourtado, Jóusè Lardier avié coumpres qu'es lou chin que fai lou bon cassaire e noun pas lou fusiéu. Coumprenié que li fraire de Margarido avien agu resoun de dire -se l'avien di- qu'èro pas un vertadié cassaire. Aurié pas degu se facha pèr pas mai. Aurié degu countunia de cassa em' éli. Aurié subre-tout degu, coume l'avié proumés, ana demanda la man de Margarido à si gènt.

Au founs, ço que l'avié buta, devié se l'avoua, èro pulèu la gèino que ressentié d'avé à faire aquelo ceremounié. Ero urous d'avé trouva, un cop de mai, uno resoun, bono o marrido, de remetre acò à-n-un autre jour.

Couneissié bèn pamens li parènt de Margarido, de bràvi gènt, simple e bon, que n'èro famihié. Trop famihié belèu ço que rendié ridicule, ié semblavo, de degué metre sis abihage dóu dimenche pèr ana à la Granjo Usclado, mounte tant souvènt venié, demanda soun intrado. En dequé rimavo?... Li counvenènci?... Au diable de tàli counvenènci!...

Ansin s'èro aliuencha di fraire e, se countuniavo de caligna Margarido, sabié atrouva lou biais de la faire pacienta, un travai à-n-acaba, encaro un pau d'argènt à-n-espargna, rèn preissavo...

E vaqui que li fraire de Margarido vènon vers éu remountant la founso. Jan, lou cadet, a pres la lèbre pèr si lòngui pato, l'aubouro à bout de bras e ié mostro. Li chin e Diano ié sauton à l'entour. Jóusè Lardier brando pas. Li laisso veni.

Et voilà que les frères de Marguerite viennent vers lui, remontant du creux de la doline. Jean le cadet a pris le lièvre par ses longues pattes, il le soulève à bout de bras et le lui montre. Les chiens et Diane sautent autour de lui. Joseph Lardier ne bronche pas. Il les laisse venir.

A vingt pas , ils se sont arrêtés et se sont accroupis, gênés de le voir immobile et muet. L'aîné enfin se décide. Il a pris le lièvre et s'approche de Joseph Lardier. Il lui dit:

- Il est à toi, prends-le, c'est ta chienne qui l'a levé.

Joseph Lardier ne répond pas. L'aîné fait un effort et reprend en riant:

- Nous ne pouvons pas te demander de nous rendre la cartouche puisque nous n'avons pas eu à tirer.

Il a posé le lièvre aux pieds de Joseph Lardier et écarte les chiens. Il demande:

- Où l'as-tu levé?... Là?...

Il montre le gîte qu'il vient d'apercevoir sous le genévrier.

Joseph Lardier répond oui par un signe de tête.

- Ce n'est pas croyable, s'écrie alors le frère cadet, nous y sommes passés deux fois et nos chiens ne nous ont rien marqué...

Qu'auraient-ils pu marquer?... Une sauterelle?...

- Je m'étais laissé dire, fait l'aîné, que tu avais une chienne comme il y en a peu, un vrai râteau... Je vois que c'était bien vrai.

Qui flatte le chien, flatte le maître. D'ailleurs il fallait en finir et, puisque c'était eux qui faisaient des avances... Joseph Lardier leur dit:

- Non, le lièvre, gardez-le, vous êtes toute une maisonnée et, moi je suis tout seul.

A vint pas d'éu se soun arresta e se soun agrouva, geina que soun de lou vèire resta planta sènso muta. L'einat enfin se lanço. A pres la lèbre e s'avanço de Jóusè Lardier. Ié dis:

- Es pèr tu, prene-la qu'es ta chino que l'a levado.

Jóusè Lardier respond pas. L'einat se forço e revèn en risènt:

- Poudèn pas te demanda de nous rèndre la cartoucho qu'avèn pas agu de tira.

A pausa la lèbre i pèd de Jóusè Lardier e n'escarto li chin. Demando:

- Ounte l'as levado? Aqui?

Mostro lou jas que vèn d'entrevèire souto lou cade.

Jóusè Lardier, de la tèsto fai signe de o.

- Es pas de crèire! s'escrido alor lou fraire cadet. Ié sian passa dous cop e nosti chin nous an rèn marca.

Dequ'aurien pouscu marca?... Uno sautarello?..

- M'ère leissa dire, vèn l'einat qu'aviés uno chino coume se n'en vèi gaire, un veritable rastèu... Vese qu'es bèn de bon.

Quau flato lou chin, flato lou mèstre... E pièi falié bèn n'en fini e, coume èro éli qu'avien fa lou proumié pas... Jóusè Lardier ié diguè:

- Noun, la lèbre, gardas-la, sias touto uno oustalado e iéu, iéu, siéu soulet.
- Mai saras pas soulet, Jóusè, ié diguè l'einat. La vendras manja emé nautre. Sara just à poun pèr Nouvè...

E, lou jour de Nouvè, Jóusè Lardier s'èro entaula à la Granjo Usclado. Quente civié!... N'en tirè tres cop tres taioun, coume tóuti faguèron e se ié baiè l'os de la cueisso pèr ié faire ounour.

N'en èron au cafè e, s'estènt fa un fumo-cigareto de

- Mais tu ne seras pas seul, Joseph, lui dit l'aîné. Tu viendras le manger avec nous. Il sera juste à point pour la Noël...

Et le jour de Noël Joseph Lardier s'était attablé à la Grange Brûlée. Quel civet!... Il en reprit, comme toutes et tous, trois fois trois morceaux et on lui fit l'honneur de l'os de la cuisse.

On en était au café et, s'étant fait un fume-cigarette de l'os du lièvre, Joseph Lardier connaissait une douce béatitude. Rien ne vaut la Noël et une bonne table pour renouer les liens de l'amitié.

- J'allais oublier, dit Marguerite qui venait d'apporter sur la table les petits verres et la liqueur.

Elle alla prendre un paquet sur la cheminée et le tendit à Joseph Lardier.

- Dans la cheminée, au milieu des jouets pour nos petits-neveux, il y avait ceci pour toi, Joseph.

C'était un joli foulard.

Joseph Lardier se leva. J'ai bien fait d'y penser, se disait-il, en tirant de sa poche l'écrin qu'il était allé, la veille, acheter à la bijouterie d'Apt.

- Je ne crois pas me tromper, Marguerite, en pensant que cette petite boîte que j'ai trouvée, ce matin dans la mienne de cheminée, c'est pour toi que le Père Noël l'aura mise...
- Le beau collier! s'écria Marguerite, tout près des larmes.

Emu aussi, Joseph Lardier s'entendit bredouiller:

- Il faudra qu'un de ces jours je vienne demander ta main à tes parents... Si rien n'empêche.
- Que veux-tu qui empêche! s'exclama le père de Marguerite. Nous te connaissons bien. Si tu la veux et si

l'os de la lèbre, Jóusè Lardier se sentié emplena d'un dous bonur. Rèn de tau que Nouvè e uno bono taulo pèr refaire lou nous de l'amista.

- L'anave óublida..., diguè Margarido que venié pourta sus la taulo li pichoun vèire e la liquour.

Anè prendre un paquet sus la chaminèio e lou doune à Jóuse Lardier.

- Dins la chaminèio, au mitan di jouguet pèr nòsti pichoun nebout, i'avié acò pèr tu, Jóusè.

Ero un poulit foulard.

Jóusè Lardier s'aubourè. Ai bèn fa de ié pensa, se disié en tirant de sa pocho l'escrin qu'èro ana acheta, la vueio à la bijoutarié d'Ate.

- Crese pas de me troumpa, Margarido, diguè, en me pensant qu'aquelo bouiteto qu'ai trouvado este matin dins la miéuno de chaminèio, es pèr tu que lou Paire Nouvè l'aura messo...
 - Lou bèu coulié! cridè Margarido, li lagremo is iue.

Esmougu, éu tambèn, Jóusè Lardier, s'entendiguè bretouneja:

- Faudra qu'un d'aquésti jour vèngue te demanda à ti parènt... Se rèn empacho...
- E dequé vos d'empache?... s'escridè lou paire de Margarido. Te couneissèn bèn... Se la vos e que te vogue, es bèn voulountié que te dounaren nosto fiho.
 - Alor vendrai vous demanda moun intrado.
- Mai l'intrado l'as facho vuei, diguè Margarido, e lou bèu jour de Nouvè!... Acò nous pourtara bonur...

Coume li causo soun pièi eisado, se disié Jóusè Lardier. Me n'en fasiéu uno mountagno. Ero tant simple... Pièi se pensè que belèu li causo èron simplo e eisado que quouro èro vengu lou bon moumen.

elle te veut, c'est bien volontiers que nous te donnerons notre fille.

- En ce cas, je viendrai vous demander mon entrée.
- Mais l'entrée, tu l'as faite aujourd'hui, dit Marguerite, et le beau jour de Noël!... Cela nous portera bonheur...

Comme les choses sont finalement aisées, se disait Joseph Lardier. Je m'en faisais une montagne. C'était si simple...

Puis il pensa que les choses n'étaient peut-être simples et aisées que lorsque était venu le moment propice...

- Allons, vous pouvez vous embrasser! crièrent ensemble les deux frères.

On entendit alors aboyer les chiens et ils vinrent tous sur le pas de la porte. C'était Diane qu'il avait laissé à sa grange qui arrivait, un brin de corde traînant à son collier.

- Elle a cassé la corde, dit le père de Marguerite.
- Et elle a su te retrouver, dit l'aîné.
- Quel nez, elle a cette chienne, dit le frère cadet.

Joseph Lardier, heureux, serrait contre lui Marguerite et la chienne.

- Il fallait bien qu'elle soit de la fête, dit Marguerite.
- Elle l'a bien mérité, dit sa mère. Si nous avons mangé ce lièvre... Oui, bien mérité.
- Beaucoup plus qu'on ne peut le dire, murmura Joseph Lardier.

Mais ce n'était pas au lièvre qu'il pensait.

Marguerite non plus.

- Anen, vous poudès embrassa, ensèn cridèron li dous fraire.

S'ausiguè alor japa li chin e venguèron tóuti sus lou pas de la porto. Ero Diano qu'avié leissado à sa granjo qu'arrivavo, un tros de cordo tarnassant à soun coulié.

- A fa peta sa cordo, diguè lou paire de Margarido.
- E a sachu te retrouva, diguè l'einat.
- Quente nas, aquelo chino diguè lou fraire cadet.

Jóusè Lardier, urous que noun sai, sarravo contro éu Margarido e la chino.

- Falié bèn que siguèsse de la fèsto, diguè Margarido.
- L'a bèn merita, diguè sa maire. S'avèn manja la lèbre... O, l'a bèn merita.
- Forço mai que se poudrié dire, murmurè Jóusè Lardier.

Mai es pas à la lèbre que pensavo.

Margarido nimai.



PATACLET

Pataclet

Nous fûmes contents, vous le pensez bien, le jour où nous revîmes Pataclet arborant de nouveaux des rubans et des fleurs de papier sur son collier. C'était là la preuve de son rachat.

Pataclet, lui aussi, cela se voyait, était content comme tout. Il marchait fièrement, la tête haute, derrière Maxime.

Tout était enfin oublié. Tant mieux!

Ah! certes, il n'était pas flambant le brave Pataclet, quelques semaines plus tôt.

C'était un de ces chiens bâtards auxquels ne manque que la parole. D'ailleurs s'il ne parlait pas, il savait pleurer et même rire et faire cent manières... De plus, il était, à la chasse, un véritable râteau à qui rien n'échappait. Un flair de chien truffier, des pattes de lévrier, des crocs de bouledogue.!... Son seul défaut, comme tous les chiens excellant à la chasse, était peut-être de s'amuser à chasser tout seul et même quand la chasse était interdite.

Le malheur vint de là.

Tandis que Maxime coupait des rejets d'oliviers dans un verger voisin du vallon des Abeilles, mon brave Pataclet, en fouinant dans les romarins, débusqua un petit souffleur qui, plutôt que d'aller dans son terrier, se lança dans le creux de la colline et Pataclet y suivit le lapin... Et quand les choses doivent arriver, elles arrivent!... Voilà mon Pataclet pris par le cou dans un collet que le gardechasse avait tendu pour les renards.

Pataclet

Poudès pensa se siguerian countent lou jour que veguerian Pataclet qu'avié, tourna mai, autour dou coui, soun coulié garni de flour de papié. Ero aqui la provo que s'èron enfin requita.

Pataclet, éu tambèn, se vesié qu'èro countent coume tout. Marchavo fièr, la tèsto drecho, darrié Massime.

Bouto! Quàuqui semano pulèu, moun brave Pataclet brihavo pas.

Ero d'aquéli chin bastard que ié manco que la paraulo pèr èstre un gènt. E meme se parlavo pas, sabié ploura, e meme rire e faire cènt maniero. De mai, à la casso, èro un veritable rastèu que leissavo rèn passa. Un nas de chin rabassié, de cambo de lebrié e de crouchet de bouledogue!

Soun soulet defaut, coume forço chin tant bèn afa pèr la casso, èro bessai de voulé de fes cassa tout soulet, meme se la casso èro fermado.

Lou malur d'aqui venguè... Dóu tèms que Massime levavo de sagato dins un vergié ras dóu valoun dis Abiho, moun brave Pataclet, en niflant dins la roumanihado, destousquè un pichoun boufaire que, liogo d'ana à trau, se mandè dins uno founso mounte moun Pataclet lou seguiguè. E quand li causo an d'arriva, arrivon. Pataclet se trouvè pres pèr lou coui dins un las que lou gardo-casso avié cala pèr li reinard.

E coume un malur vèn jamai soulet, lou gardo just

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, le gardechasse passait justement par là et il conduisit Pataclet à la mairie.

C'est là que Maxime finalement le retrouva et dut convenir qu'il avait mérité son procès-verbal. La loi est la loi... Mais dure était la loi!... Trente mille francs d'amende pour si peu!

Maxime en eut les jambes coupées. Il alla se faire régler sa semaine de travail, revint porter à la mairie ses beaux billets de mille, passa une corde au collier de Pataclet et, tous deux, la tête basse, rentrèrent à leur mas.

Là, Maxime sortit un litre de vin, se prit un verre, s'attabla et fit asseoir Pataclet en face de lui, sur une chaise.

Tout en buvant son vin, il entama, sans plus attendre, le procès de son pauvre chien.

- Pataclet, commença-t-il, nous y voici. Nous allons nous expliquer. Le vin est tiré, il faut le boire... Tu t'es conduit comme un brigand, Pataclet!... Tu nous a déshonorés.. Tu as fait honte à ton maître et tu lui ôtes même le pain de la bouche... Tu te représentes, dis,? Ce que c'est que trente mille francs?... Trois gros billets de dix mille francs qu'on vient de nous arracher par ta faute!... J'aurai trimé comme un satyre toute une longue semaine pour rien... Qu'as-tu à dire pour ta défense?... Je t'écoute... Parle!

Pataclet se mit à pleurer. Cela souvent lui réussissait. Quand il voyait Maxime, sous le poids de quelque tracas, se prendre la tête dans les mains, il se mettait ainsi à pleurer comme un homme et cela chaque fois faisait rire Maxime. Mais cette fois, cela ne prit pas et Pataclet en fut pour ses frais. Rien aujourd'hui ne pouvait dérider Maxime.

Il regardait Pataclet d'un œil sombre.

- Ainsi, tu ne dis rien?... Tu n'as rien à dire, il est vrai.

passavo e carrejè Pataclet à la Coumuno.

Es aqui que Massime, fin-finalo, lou retrouvè e deguè n'en counveni qu'avié merita soun verbau. La lèi es la lèi... Mai duro èro la lèi. Trento milo franc d'amendo pèr pas mai!

Massime n'aguè li cambo coupado. S'anè faire paga si journado, venguè pourta si bèu bihet à la Coumuno, estaquè uno cordo au coulié de Pataclet e, tóuti dous, rintrèron à soun mas.

Aqui, Massime sourtiguè un litre de vin, se prenguè un vèire, s'entaulè e faguè asseta Pataclet sus uno cadiero en fàci d'éu.

Tout en chimant soun vin, entamenè alor lou proucès de soun paure chin.

- Pataclet, venguè, eici sian, s'anan esplica. Lou vin es tira, lou fau bèure... Te siés mena coume un brigand, Pataclet!... Nous as desounoura. As fa crento à toun mèstre e ié lèves meme lou pan de la bouco... Te lou represèntes, digo, ço qu'es trento milo franc?... Tres bèu bihet de dès milo franc que vènon de nous empata pèr ta fauto!... Aurai trima coume un satire touto uno semanado pèr rèn... Dequ'as à dire pèr ta desfènso?... T'escoute... Parlo!

Pataclet se meteguè à ploura. Acò souvent ié reussissié. Quand vesié Massime enueia que se prenié la testo dins si dos man, ansin se metié à ploura e acò toujour fasié rire Massime. Mai prenguè pas e n'en sigue per si fres. Massime, vuei, rèn poudié lou faire rire.

Regardavo Pataclet d'un iue las.

- Ansin dises rèn?... As rèn à dire, es verai. Mai, iéu ai quicon à te dire... Siés qu'un bandit, un bregand, un maufaras, un maufatan que merites la cordo. Déuriés

Mais moi, j'ai quelque chose à te dire... Tu n'es qu'un bandit, un vaurien, un brigand qui mérite la corde!... Tu devrais savoir comme je te l'ai dit souvent, qu'il y a des choses qui ne se font pas, comme de chasser quand la chasse est fermée, comme de chasser avec des engins prohibés... Un enfant le sait!... Et je t'ai souvent dit aussi que ces choses qui ne se font pas, si pourtant il t'arrive de les faire, alors tu dois te débrouiller pour ne pas être vu... Toi, Pataclet, tu viens de faire ce qui est défendu et tu t'es fais prendre... Deux grosses fautes le même jour!... Et tu n'es pas capable de te trouver une excuse... Alors, veux-tu que je te dise?... Amis que nous soyons et depuis si longtemps, je dois te condamner, Pataclet... Ecoute-moi bien... Debout Pataclet!

Pataclet se dressa sur sa chaise et s'y tint assis sur son derrière, les pattes de devant repliées sur sa poitrine comme un chien qui attend un morceau de sucre. Mais il n'était pas question de croquer le sucre.

Maxime avala, coup sur coup, deux grands verres de vin et se leva:

- Le jury va délibérer, et il se prit la tête dans les mains. Il demeura ainsi un long instant, silencieux. Puis, retirant les mains de son visage, il regarda Pataclet au fond des yeux et dit:

- Pataclet, tu es condamné à mort... Suis-moi!

Il prit son fusil sur la cheminée et sortit, Pataclet sur ses talons.

- Va te mettre au pied du noyer.

Pataclet alla se placer au pied de l'arbre. Maxime recula de dix pas. Il épaula.

- Un bon soldat meurt debout... Dresse-toi, Pataclet!
- Pataclet se leva. Maxime abaissa son fusil.
- J'allais oublier, fit-il.

Il s'approcha de Pataclet.

- Avant de te fusiller, je vais t'enlever toutes tes

saupre, que te l'ai proun di, que i'a de causo que se fan pas, coume de cassa dins la reservo, coume de cassa quouro la casso es pas duberto, coume de cassa emé d'engins prohibés... E, te l'ai di tambèn, aquéli causo que se fan pas, se pamens t'arribo de li faire, alor dèves t'arrenja pèr pas te faire aganta. Tu, Pataclet, vènes de faire ço qu'es defendu e te siés fa prene. Dos gròssi fauto lou meme jour. E siés pas capable de te trouva uno escuso. Alor, vos que te digue?... Ami que sieguen, te dève coundana, Pataclet. Escouto-me bèn... «Debout Pataclet!»

Pataclet se dreissè sus sa cadiero e se ié tenguè asseta sus soun quiéu, si pato de davans beissado sus soun pitre, coume un chin qu'espèro soun moussèu de sucre. Mai s'agissié pas de cacha un sucre.

Massime avalè, cop sus cop, dous grand vèire de vin e se levè. Diguè:

- Le jury va délibérer, e se prenguè la tèsto dins li man.

Ansin restè uno bono passado. Levè pièi si man de sa tèsto, regardè Pataclet dre dins lis iue e faguè:

- Pataclet, siés coundana à mort. Seguis-me.

Daverè lou fusiéu sus la chaminèio e sourtiguè, Pataclet sus si taloun.

- Mete-te au pèd dóu nouguié!

Pataclet se placè au pèd de l'aubre... Massime se requiéulè de dès pas. Espalè.

- *Un bon soldat meurt debout*, venguè. Mete-te dre Pataclet!

Pataclet s'aubourè. Massime beissè soun fusiéu.

- Anave óublida, faguè.

S'avancè de Pataclet.

- Avans que d'èstre fusiha, te vau leva tóuti ti decouracioun. *Dégradation civile!... Exécution!...*

décorations... Dégradation civile!... Exécution!...

Il ôta à Pataclet son collier garni de rubans et de roses en papier.

- Maintenant, c'est l'instant, Pataclet... Si tu as encore un mot à dire, dis-le...

Pataclet pleura.

- Tu demandes ta grâce?... La grâce est refusée!...

Il épaula.

Là, Pataclet compris que les choses devenaient sérieuses. Il avait vu Maxime avaler son litre de vin et il savait que quand un homme a bu, fût-il le meilleur des hommes et votre meilleur ami, comme Maxime pour lui, l'avait toujours été, il n'est plus possible d'être assuré de ce qu'il va vraiment faire.

Pleurer n'ayant servi à rien, Pataclet tenta le rire. Il rit comme il était le seul, de tous les chiens du village, à savoir le faire.

- Ce n'est pas le moment de rire, fit Maxime.

Alors Pataclet, perdu pour perdu, résolut de recourir au mensonge. Il cligna trois fois de l'œil comme il avait coutume de le faire quand quelqu'un avançait dans le dos de Maxime pour le prévenir. Personne pourtant ne venait.

Maxime se retourna... Et comme je l'ai déjà dit, quand les choses doivent arriver, elles arrivent... Voilà-t-il pas que, justement, quelqu'un apparut!... C'était le Long Mathieu.

- Tu vas tuer ton chien? fit le Long Mathieu.
- Il vient d'être condamné à mort, dit Maxime.
- Tu lui avais pris un avocat?
- Non...
- C'est un cas de cassation, dit le Long Mathieu.
- Je n'y avais pas pensé, dit Maxime, et se retournant vers son chien:
- Tu as de la chance, Pataclet... Vous êtes grâcié, Pataclet!.Viens boire un coup...

Ié levè soun coulié garni de roso de papié.

- Aro ié sian, Pataclet... S'as encaro un mot à dire, digo-lou.

Pataclet plourè.

- Demandes ta gràci?... *La grâce est refusée!*... Espalè.

Aqui, Pataclet coumprenguè que l'afaire poudié èstre serious. Avié vist Massime escoula soun litre de vin e, quand un ome a begu, fuguèsse lou meiour dis ome e voste meiour ami, coume toujour l'èro esta, pèr éu, Massime, l'on pòu pas èstre segur de ço que fara.

Lou ploura aguênt servi de rên, assajê lou rire. Riguê, coume soulet de tóuti li chin de l'endré, éu, sabié lou faire.

- Es pas lou moumen de rire, faguè Massime.

Alor Pataclet, perdu pèr perdu, i'anè d'uno messorgo. Guinchè tres cop de l'iue coume avié l'abitudo de lou faire quand quaucun venié dins l'esquino de Massime, pèr l'averti. Venié pamens res.

Massime se revirè... E coume l'ai di, quand li causo an d'arriva, arrivon... Vaqui pas que justamen, quaucun venié. Lou Long-Matiéu.

- Vas tua toun chin? faguè lou Long-Matiéu.
- Vèn d'èstre coundana à mort, diguè Massime.
- I'aviés douna un avoucat?
- Noun...
- Es cas de cassacioun.
- Ah! faguè Massime, e se revirant vers soun chin:
- As de chanço, Pataclet!... venguè. *Pataclet, vous êtes grâcié!*... Vène béure un cop!

Empliguè un ferrat d'aigo e dóu tèms que Pataclet bevié soun aigo, Massime anè prendre un autre litre de vin Il emplit un grand seau d'eau et tandis que Pataclet buvait son eau, Maxime alla chercher un autre litre de vin et un verre pour le Long Mathieu.

- Tu ne l'aurais pourtant pas tué? demanda le Long Mathieu.

Maxime lui cligna de l'œil.

- J'ai voulu lui donné une leçon... Il la méritait bien... Viens ici Pataclet, viens!... Dis merci à Mathieu et dis-lui que tu la méritais bien cette leçon... Reconnais-le que tu nous a déshonorés et que tu nous a ruinés...

Pataclet s'était approché. Il n'était qu'à demi rassuré et se tint aux aguets.

- Trente mille francs!... Tu nous a fait mangé trente mille francs... Te voilà grâcié, bon!... Mais tu demeures dégradé jusqu'à ce que tu te sois racheté. Tes décorations te seront rendues lorsque tu les auras regagnées... Il va te falloir maintenant trimer et souffrir, mon ami... Avant quinze jours, il ne rentrera plus ici un seul morceau de viande, pas même un os... Tu ne mangeras, nous ne mangerons tous les deux plus que des pommes de terre, des tomates et des haricots... Libre à toi pourtant de casser les reins à quelque lièvre qui viendrait s'entraver dans tes pattes... Mais alors, attention, mon ami, que personne ne te voie et que personne ne le sache... Je t'ai déjà sorti une fois de prison, mais ce serait un cas de récidive et il ne faudrait plus compter sur moi, ni sur le Long Mathieu... Parce que là, il n'y a pas de cassation qui tienne, pas vrai Mathieu?... S'il se fait encore prendre, c'est la récidive et il a droit à ses deux cartouches de chevrotines...

Le Long Mathieu ne répondit pas et Pataclet, non plus, ne dit rien.

Il y a des circonstances, comme celle-là, où il est préférable de ne rien dire.

em' un vèire pèr lou Long-Matiéu.

- L'auriés pamens pas tua? demandè lou Long-Matiéu. Massime guinchè de l'iue.
- I'ai vougu douna uno leiçoun. Se l'ameritavo... Vène eici, Pataclet, vène!... Recounèisse-lou que t'ameritaves, uno bono leiçoun, que nous as desounoura e, pas proun d'acò, nous as arrouina!...

Pataclet que s'èro avança, pas trop tranquile, chaurihavo.

- Trento milo franc nous as fa manja!... Siés gracia, bon, mai rèstes desgrada fin qu'à ço que te siegues reganta. Ti decouracioun te saran rendudo que s'un cop te saras requita. Te vai falé, aro, trima e pati, moun ami... De quinge jour, rintrara plus un taioun de viando, pas meme un os, dins lou mas. Manjaren tóuti dous que de tartiflo, de faiòu e de poumo d'amour... Aro, res t'empacho de gibla li ren en quauco lèbre que s'entramblarié dins ti cambo... Mai, au mens, que res te vegue e que res lou sache... T'ai sourti un cop de presoun, mai sarié cas de recidivo e coumtèsses pas sus iéu, nimai sus lou Long-Matiéu, qu'aqui i'aurié pas cas de cassacioun que tenguèsse, parai Matiéu?... Se se fai mai aganta, a dre à si dos cartoucho de chevroutino!...

Lou Long-Matiéu respoundeguè rèn e Pataclet nimai quinquè pas. I'a de moumen coume acò que vau miés de rèn dire.



LOU TRESOR D'AVIGNOUN

Le trésor d'Avignon

Raymond de Villeneuve, il me faut en parler car il nous apporte autant de soucis que de joies depuis que nous l'avons dans notre équipe.

Je crois qu'il est intelligent, mais il est parfois si étourdi, que nous nous demandons s'il a bien toute sa tête à lui. Il raisonne souvent de travers et si ses bons tours nous amusent pourtant, nous nous trouvons certains jours fort gênés de l'avoir avec nous.

Bien sûr, nous sommes ravis quand les gens s'arrêtent pour le regarder, il y en a même qui applaudissent, en le voyant tenir un bâton en équilibre sur son nez avec une pomme posée à la cime de ce bâton ou qui fait le saut périlleux aussi bien en avant qu'en arrière, comme un acrobate de cirque.

Mais, dans notre quartier des Infirmières, on ne l'aime guère. On lui reproche ses mauvaises manières et cette habitude qu'il a d'uriner à tous les coins de porte et de chercher bagarre pour un oui pour un non.

On peut être sûr, quel que soit l'esclandre, que Raymond de Villeneuve en est, comme le dit la Roméo, il est comme le persil: on le trouve dans toutes les sauces.

Cela ne nous amuse pas toujours et voilà justement que nous venons de nous fourrer dans une méchante affaire à cause de lui avec cette histoire des saucisses de Mademoiselle Florentine.

Lou tresor d'Avignoun

Ramoun de Vilo-Novo, me n'en fau parla. Nous dono autant de peno que de plesi despièi que l'avèn dins nosto colo.

Lou crese inteligènt mai es tant estùrti de fes que n'en venèn à nous demanda s'a bèn touto sa tèsto. Souvent resouno tout de travès e, se si bon tour, de jour que i'a, nous fan rire, sian bèn geina pamens de l'avé emé nautre.

Eto, segur, sian ravi quand lou mounde s'arrèsto pèr lou regarda. N'i'a meme que picon di man en lou vesènt teni d'aploumb sus soun nas uno poumo au bout d'un bastoun o bèn faire lou saut perihous, siegue en avans, siegue en arrié, coume un veritable acroubate de cirque.

Mai, dins noste quartié dis Infermiero, es pas ama. Ié reprochon si marridi maniero e aquelo abitudo qu'a presso de pissa en tóuti li cantoun de porto e de cerca bagarro à tout moumen.

Poudès èstre segur, quente que siegue la bourroulo, que Ramoun de Vilo-Novo n'en es. Coume lou dis la Roméo, es coume lou juver: vai dins tóuti li sausso.

Acò nous amuso pas toujour e vaqui que nous atrouvan justamen pres dins un meichant afaire pèr encauso d'éu em' aquelo istòri di saussisso de Misè Flourentino.

N'en siéu que mai enfeta en estènt que Ramoun de Vilo-Novo a coucha aquesto niue dins ma chambro sus lou sofa.

J'en suis d'autant plus ennuyé que cette nuit, Raymond de Villeneuve a couché dans ma chambre, sur le sofa.

A tour de rôle, nous lui offrons un refuge, en cachette de nos parents qui ne tiennent pas à ce que nous le gardions avec nous. Une nuit, Peppino le prend, la nuit d'après c'est Raphaël... Cette nuit, c'était moi.

J'avais gardé pour lui une bonne part de mon souper et, je peux le jurer, il avait bien mangé. Ce n'est donc pas la faim, mais bel et bien la gourmandise qui lui avait fait dévorer les saucisses de Mademoiselle Florentine.

Je l'avais fait rentrer par la cour. Nous étions montés à la chambre sans bruit. Je lui avais donné une de mes couvertures. Il s'était couché sur le sofa.

C'est lui qui s'était réveillé le premier, à la pointe du jour. Il m'avait tiré du lit et, là encore sans faire de bruit, nous étions descendus dans la cour et, de là, dans la rue.

Seule la Roméo, qui trottait déjà dans le quartier pour lever "la masque" à quelque bonne femme pouvait nous avoir vus... A moins que, de leurs fenêtres, d'autres personnes ne nous aient aperçus... Je n'étais pas très tranquille. Il me déplaisait d'entendre les gens traiter Raymond de Villeneuve de voleur et de vaurien et de penser qu'on me voyait avec lui.

Bien vainement, Peppino s'évertuait à dire que Villeneuve n'était pas un voleur et que le voleur c'était Castanet. Nous l'avions vu, nous, Castanet, lorsqu'il avait chipé le paquet de saucisses dans le cabas de Mademoiselle Florentine à l'instant même où elle sortait de la boucherie. Il disait, Peppino, et nous le disions avec lui, que c'était pour lui faire lâcher le paquet, à Castanet, que nous avions couru après lui et que nous voulions rapporter ses saucisses à Mademoiselle Florentine après avoir donné une raclée à Castanet.

A tour de role ié dounan la retirado en nous escoundènt de nòsti parènt que tènon pas que lou garden emé nautre. Uno niue, Peppino lou pren, la niue d'après es Rafèu... Aquesto niue, èro iéu.

I'aviéu garda un bon proun de moun soupa e, pode l'afourti, avié bèn manja. Ero pas la fam, mai lou groumandige que i'avié fa devouri li saussisso de Misè Flourentino.

L'aviéu fa rintra dins la cour e avian escala sènso brut à la chambro. L'aviéu baia uno de mi vano. S'èro coucha sus lou sofa.

Es éu que lou proumié s'èro reviha, tre la pouncho de l'aubo. M'avié tira dóu lié e, aqui mai, avian davala sènso brut dins la court e, d'aqui dins la carriero.

Souleto, la Roméo que troutavo deja dins lou quartié pèr leva la masco en quauco bono femo, avié pouscu nous avé vist... A mens que, de si fenèstro, d'àutri gènt nous aguèsson sousprés... Ere gaire tranquile. Me desplasié d'entèndre li gènt trata Ramoun de Vilo-Novo de voulur e de bregand e de me pensa que me vesien em' éu.

Avié bèu à dire, Peppino, que Ramoun de Vilo-Novo èro pas un voulur e que lou veritable voulur èro Castanet. L'avian vist, nautre, Castanet, quand avié empata lou paquet de saussisso dins lou cabas de Misè Flourentino quouro sourtié de la boucharié. Disié Peppino e disian em'éu, qu'èro pèr ié faire lacha lou paquet à Castanet que i'avian courregu darrié e que voulian i'adurre si saussisso à Misè Flourentino après avé garça uno bono rousto à Castanet.

- Ço que vese..., disié Misè Flourentino.

Ço que vesié, ço que tout lou mounde vesié, ço que tambèn vesian -se poudié pas dire lou countràri- es que - Ce que je vois..., disait Mademoiselle Florentine.

Ce qu'elle voyait, ce que tout le monde voyait, ce que nous aussi nous voyions, -on ne pouvait le nier- c'est qu'on n'avait pas rendu ses saucisses à Mademoiselle Florentine. Raymond de Villeneuve les avait mangées. Il n'avait pu y tenir, il les avait toutes mangées.

- Voleur! hurlait encore Mademoiselle Florentine. Voleur!

Et le monde criait à Villeneuve:

- Voleur!... Nous aurons ta peau!

Il faut le reconnaître, Raymond de Villeneuve s'était mal conduit, mais ce que nous n'admettions pas, c'était de voir la foule s'enrager contre lui plutôt que contre Castanet. D'accord, c'est lui qui avait volé les saucisses. Nous l'avions vu.

En vérité, depuis longtemps on en voulait à Villeneuve, dans la quartier, depuis surtout les inondations. Il faut reconnaître qu'il avait alors tout fait pour se faire détester. Pas au début... Au début on l'avait plutôt estimé. Lorsque les égouts, ne pouvant plus s'écouler dans les eaux grossies du Rhône, faisaient refluer leur trop plein dans la rue. Les rats, d'énormes rats se virent que n'osaient affronter les chats ni même la plupart des chiens. Ces rats ne craignaient plus la présence des hommes qui pourtant essayaient de les assommer à coups de pelle ou de bâton. On eut quelque estime, oui, pour Raymond de Villeneuve qui réussit souvent à briser les reins à plus d'un de ces rats.

Mais ces exploits furent de courte durée. Les eaux montant toujours, les rats avaient gagné d'autres quartiers ou bien s'étaient réfugiés dans les étages de nos maisons dont près d'un mètre d'eau noyait le rez-de-chaussée.

Les premiers jours, nous avions décidé de ne plus aller

s'èron pas rendudo si saussisso à Misè Flourentino. Ramoun de Vilo-Novo lis avié avalado. S'èro pas pouscu reteni, lis avié tóuti manjado:

- Voulur! ourlavo toujour Misè Flourentino. Voulur!...
- E lou mounde cridavo à Vilo-Novo:
- Voulur!... T'auren ta pèu!...

N'en fau counveni, Ramoun de Vilo-Novo s'èro maumena. Mai la causo que poudian pas ametre èro de vèire li gènt s'encagna contro éu pulèu que contro Castanet. D'acord, li saussisso es éu que lis avié empassado, mai quau èi que lis avié raubado?... Ero bèn Castanet. L'avian vist.

A la verita, i'a de tèms que se n'en voulié à Vilo-Novo dins lou quartié. Subre-tout despièi lis inoundacioun. Fau recounèisse qu'alor avié tout fa pèr se faire ahi. Pas au coumençamen pamens... Au coumençamen, s'èro pulèu bèn fa vèire. Quouro lis esgout pousquènt plus s'escoula dins li gròssis aigo dóu Rose fasien rebouca soun trop plen dins li carriero. De gàrri, d'enòrmi gàrri se veguèron qu'ausavon pas afrounta li cat e meme pas li chin. Aquéli gàrri avien plus pòu dis ome qu'assajavon pamens de lis ensuca à cop de palo o de bastoun. S'aguè alor proun d'estimo, o, pèr Ramoun de Vilo-Novo que mant un cop encapè de gibla li ren à-n-aquéli bèsti.

Mai aquelo valentiso durè gaire. Lis aigo mountant sèmpre, li gàrri s'èron gandi vers d'àutri quartié de la vilo o bèn avien trouba un recàti dins lis estànci de nòstis oustau que quatre pan d'aigo n'en negavon lou plan-pèd.

Dins li proumié jour, s'erian di de taia l'escolo e, patouiant de carriero en carriero, anavian en bousco di placo que, sus quàuqui façado, d'eici, d'eila, ramentavon enjusco mounte d'àutri desbord dóu Rose èron mounta.

à l'école et, pataugeant de rue en rue, nous nous mettions en quête des plaques qui, sur quelques façades, ici ou là, rappelaient jusqu'où le Rhône était monté au cours des précédentes crues.

Monterait-il, cette fois, jusqu'au premier étage?... Nous n'osions pas l'avouer, mais nous le souhaitions un peu.

Nous allions aussi aux portes des remparts, du côté du Rhône, qu'en toute hâte, on barrait avec des planches, glissées dans des entailles prévues à cet effet, deux épaisseurs de planches, entre lesquelles on tassait du fumier pris aux écuries voisines.

Mais si, dès lors les eaux du fleuve ne pouvaient plus pénétrer dans la ville par ces portes, elle s'y glissaient par les égouts dont on n'avait pas assez tôt fermé les vannes et, ne pouvant plus sortir pas les remparts, s'enflaient d'heure en heure et montaient à l'assaut des rues et des maisons.

Il y eut un empan, deux empans, trois, plus d'un mètre bientôt et l'eau toujours montait. Les soldats du 7ème Génie, sans répit, s'affairaient, prêtaient leur aide ou leur secours. Avec eux, nous reprîmes le chemin de l'école pour la joie d'y aller dans leurs chariots bâchés. Ils nous confiaient les guides et le fouet.

Quand les chevaux eurent de l'eau jusqu'au ventre, ce fut sur des barques qu'ils nous portèrent et les soucis des hommes étaient pour nous des fêtes.

C'étaient aussi une fête de voir les soldats monter des passerelles au milieu de chaque rue, frêles ponts de planches posées sur des tréteaux, auxquels chaque maison se trouvait reliée par une autre planche inclinée.

Sur ces passerelles où les personnes âgées se hasardaient maladroitement, nous courions comme des Lis aigo vendrien, aqueste cop, fin qu'au proumié estànci?... Ausavian pas lou dire, mai lou souvetavian un pau.

Anavian tambèn i pourtau di bàrri, dóu coustat dóu Rose. A la despachado, li barravon emé de plancho calado dins d'osco facho à bèl esprèssi dins la pèiro. N'en mountavon dos paret d'aquéli gròssi plancho e, entre éli, ensacavon lou fumié que s'adusié dis estable vesin.

Mai, s'alor lis aigo dóu flume poudien plus intra dins la vilo d'aquéli pourtau, ié venien pèr lis esgout que se n'èro pas tanca à tèms li martihero. Pousquènt plus s'escapa di bàrri, lis aigo se gounflavon d'ouro en ouro e se vesien mounta à l'assaut di carriero e dis oustau.

N'i'aguè un pan, dous pan, tres, lèu mai d'un mètre e lis aigo toujour creissien. Li sourdat dóu 7en Genìo sènso relàmbi, sèmpre en aio, baiavon soun ajudo e soun secous. Em' éli, reprenguerian lou camin de l'escolo pèr lou plesi de i'ana dins si carriòu bacha. Nous leissavon li guido e lou fouit!

Quand li chivau aguèron d'aigo au vèntre, siguè dins de barco que nous pourtèron e li soucit dis ome èron de fèsto pèr nautre.

Nous èro tambèn uno fèsto de regarda li sourdat agença de passarello au mitan di carriero, fréule pountin de plancho pausa sus de banc que d'àutri plancho clino fasien jougne is oustau.

Sus aquéli passarello, li gènt d'age s'asardavon qu'en trantaiant. Nautre, ié courrian coume de lapin e, es acò que fau bèn dire, o, es alor que veritablamen Ramoun de Vilo-Novo s'es fa ahi de tóuti dins lou quartié.

Es que, s'avian nautre la precaucioun de pas courre sus la passarello quand ié rescountravian de vièii persouno, lapins et, c'est cela qu'il faut dire, oui, c'est alors que vraiment Raymond de Villeneuve s'est fait détester de tout le monde dans le quartier.

Car nous avions, nous, la précaution d'éviter de courir sur les passerelles quand s'y trouvaient engagées de vieilles personnes, Raymond de Villeneuve, au contraire, semblait faire exprès de sauter pour jouir de l'élasticité de leurs planches. Il prenait même plaisir à paraître foncer sur les passants qui, se donnant peur, souvent tombaient à l'eau.

- Ils tombent tout seuls, disions-nous lorsqu'on nous réprimandait.

Mais nous comprenions bien que les reproches étaient bien mérités.

Et maintenant, avec l'histoire des saucisses... Et entre les inondations et les saucisses de Mademoiselle Florentine, tout n'avait pas été calme et paisible!... Avec cette histoire de saucisses, mieux valait pour tous que Villeneuve se laissât oublier.

Raphaël, à son avis, le mieux c'était de faire retourner Raymond de Villeneuve de l'autre côté du Rhône, d'où il était venu. Et le mieux eût été, disait Denis, qu'il n'eut jamais franchi le pont.

Nous leur faisons remarquer que c'est nous qui l'avons fait venir nous pouvons donc le faire retourner.

- Mais jamais Raymond ne voudra le reprendre, dit Aldo Varesiano, parce qu'il ne voudra jamais nous rendre l'harmonica.

Mais nous pouvons lui laisser l'harmonica que nous lui avions donné en échange de son chien!...

- Non dit Aldo Varesiano, d'abord parce que nous avions juré. Eh oui, les petits doigts crochés, nous avions prononcé la formule: Ramoun de Vilo-Novo, éu, tout au contro, semblavo lou faire à bèl esprèssi de sauta pèr faire reboumbi li plancho. Prenié meme plesi à faire lou semblant de founsa sus li gènt que, se dounant pòu, souvent toumbavon à l'aigo.

- Toumbon tout soulet, disian quand nous renavon.

Mai coumprenian bèn que nous ameritavian li reproche.

E vaqui que, aro, emé l'afaire di saussisso... E, entre lis inoundacioun e li saussisso de Misè Flourentino, tout èro pas esta siau e tranquile!... Après lou cop di saussisso lou miés à faire pèr tóuti nautre èro que Vilo-Novo se faguèsse óublida.

Rafèu, à soun avejaire lou meiour èro de faire entourna Ramoun de Vilo-Novo de l'autre coustat dou Rose d'ounte èro vengu. E lou meiour sarié esta, disié Danis, qu'aguèsse jamai franqui lou pont.

Ié fasèn remarca qu'es, nous autre que l'avèn fa veni. Justamen, nous retorno, se l'avèn fa veni, poudèn lou faire s'entourna.

- Mai jamai Ramoun lou voudra reprendre, dis Aldo Varesiano, que nous voudra jamai rèndre l'armounica.

L'armounica poudian ié leissa que l'avian douna coume change de soun chin...

- Noun, dis Aldo Varesiano, d'abord, qu'avèn jura...

Eh! o, li pichoun det croucheta, avian bèn di:

- Sian, sian encadena, quau rechanjo es dana!...

Erian de bon encadena.

- E pièi, revèn, dóumaci Ramoun nous a bèn fa remarca qu'un chin es pas un jouguet e qu'aurian de devé envers éu.

Entènde encaro Ramoun nous dire:

- Es pas pèr un jour o dous que prenès Medor...

- Sian, sian encadena, quau rechanjo es dana!..

Nous étions bel et bien enchaînés et serait damné qui voudrait rechanger.

- Ensuite, parce que Raymond nous a bien fait remarquer qu'un chien n'est pas un jouet et que nous aurions des devoirs envers lui.

J'entends encore Raymond nous dire:

- Ce n'est pas pour un jour ou deux que vous prenez Médor.

Médor... Lui, l'appelait Médor, mais nous l'avions nommé Villeneuve, puisque c'était à Villeneuve que nous l'avions eu et Raymond, du nom de son premier propriétaire, dans l'habitude que nous avions de donner, aux chiens et aux chats le nom de leur patron ou de leur rue. Ainsi Castanet était le chien du rémouleur Castanet, Estamado, la chienne du rétameur, Pétouline, la chatte de Mademoiselle Petoulino...

Nous étions bien d'accord avec Raymond, mais nous ne pensions pas que son chien pût un jour nous donner autant de tracas.

Samuel nous proposa alors d'en parler à ses frères.

Samuel, nous ne savions pas encore que bientôt tous les journaux d'Avignon et même de France auraient à parler de lui. C'était un garçon gentil comme tout, qui faisait bande avec nous à l'école de la rue Thiers. Il n'habitait pas encore à la rue Persil, mais dans le quartier des Roues, dans une de ces ruelles si étroites, qu'on ne peut y marcher deux de front. Il vivait avec sa sœur Sara et ses trois grands frères qui étaient tailleurs. Les parents étaient morts.

Peut-être voudrait-on, chez lui, recueillir Raymond de Villeneuve. Il y avait des tissus à protéger des rats. Il n'aurait la réponse que le lendemain.

Mais avec tout ce ramadan qui se faisait dans la quartier pour cette histoire des saucisses de Mademoiselle Medor... Eu ié disié Medor mai l'avian bateja Ramoun de Vilo-Novo amor que l'avian agu à Vilo-Novo e Ramoun, dóu noum de soun proumié mèstre, dins aquelo abitudo qu'avian de baia i chin em' i cat lou noum de soun prouprietàri. Ansin Castanet èro lou chin de l'amoulèti Castanet, Estamado, la chino de l'Estama, Petoulino, la cato de Misè Petoulino...

Erian bèn d'acord emé Ramoun mai poudian pas nous imagina que soun chin anavo nous baia un jour tant de soucit.

Samuèu prepausè ne n'en parla à si fraire.

Samuèu, sabian pancaro que bèn lèu tóuti li journau d'Avignoun e meme de la Franço entiero aurien de parla d'éu. Ero un garçoun gènt coume tout, que fasié bando emé nautre à l'escolo de la carriero Thiers. Restavo pancaro à la carriero Persil mai au quartié di Rodo, dins uno d'aquélis androuno tant estrecho que se ié pòu pas passa dous de front. Ié vivié emé sa sorre Sara e si tres grand fraire qu'èron taiur. Si parènt èron mort.

Belèu se voudrié, encò siéu, reculi Ramoun de Vilo-Novo. I'avié d'estofo à-n-apara di gàrri. N'aurié la responso que l'endeman.

Mai emé tout lou ramadan que se fasié dins lou quartié pèr li saussisso de Misè Flourentino, res de nautre poudié s'asarda d'óufri un recate aquesto niue au paure Vilo-Novo.

Alor, deciderian de l'embarra dins uno pichoto court abandounado que n'avian jamai vist se durbi lou pourtau rouvihous. La niue vengudo, boutant Vilo-Novo dins un panié e nous fasènt l'escaleto pèr passa la muraio, lou pres-fa siguè entreprés e bèn coumpli.

Ié leissant dequé bèure e manja, i'esplican à Vilo-Novo

Florentine, aucun de nous ne pouvait se risquer à donner asile cette nuit au pauvre Villeneuve.

Nous décidâmes donc de l'enfermer dans une petite cour abandonnée dont jamais le portail rouillé ne s'était ouvert. La nuit venue, ayant logé Raymond de Villeneuve dans un grand panier et nous faisant la courte échelle pour franchir le mur, l'opération fut entreprise et réussie.

Lui laissant le vivre et la boisson, nous expliquons à Villeneuve que nous viendrons le reprendre demain quand Samuel aura la réponse de ses frères et nous lui recommandons de ne pas faire de bruit.

Nous étions bien loin de penser alors à tout ce qui allait advenir.

Comment aurions pu nous imaginer, qui même connaît aujourd'hui, en dehors de nous qui l'avons découvert, l'étrange entrelacs, le labyrinthe qui se développe et se noue, enfoui sous les maisons, se glissant entre les murailles, passant par-dessous ou par-dessus les rues, dans certains quartiers d'Avignon?...

Qui a connu les souterrains secrets de la Carrière? Qui sait, dans cette ruelle, qu'on peut pénétrer dans un immeuble en passant par la porte qui parait donner accès à la maison d'en face?...

Qui, en dehors de nous, saurait encore du Palais des Papes, gagner, sans qu'on le voit, l'ancien Archevêché et, de là, choisir d'en sortir par des portes diverses, grimpant tel escalier ou dévalant tel tunnel taillé dans le roc, dans des rues bien éloignées les unes des autres?...

Ces cheminements secrets dans les entrailles de la ville que dès lors nous avons suivis inlassablement nous furent révélés par Raymond de Villeneuve que nous avions, je disais, enfermé pour la nuit dans une courette déserte.

Il n'y était plus, au petit matin, quand nous étions venus y jeter un coup d'œil avant de partir à l'école.

Là, nous eûmes la joie d'apprendre par Samuel, que ses

que vendren lou reprendre deman quouro auren la responso di fraire de Samuèu e ié recoumandan bèn de ges faire de brut.

Erian liuen alor de pensa en tout ço qu'anavo arriva.

Coume aurian pouscu nous imagina, quau meme counèis vuei, en foro de nautre que l'avèn descubert, l'estrange entre-las dóu laberinte que s'alongo e s'envertouio, escoundu souto lis oustau, s'esquihant entre li muraio, sautant de carriero o ié passant dessouto, dins d'ùni quartié d'Avignoun?

Quau a sachu li souteiran de la Carriero? Quau saup, dins aquelo androuno, que se pòu intra dins un oustau en passant de la porto de la meisoun que ié fai fàci?...

Quau, en foro de nautre, sauprié encaro, dóu Palais di Papo, passa sènso se faire vèire dins l'ancian Archevescat e, d'aqui, chausi de sourti, mountant d'escalié vo davalant d'ouide entaia dins la roco, pèr uno di mànti porto que se duerbon dins de carriero proun aliunchado lis uno dis autro?...

Aquéli camin escoundu dins lis entraio de la vilo que despièi avèn segui sènso nous alassa, es Ramoun de Vilo-Novo que nous li faguè counèisse, Ramoun de Vilo-Novo qu'avian, disiéu, embarra pèr la niue dins uno court abandounado.

I'èro plus au pichot matin quand venguerian ié manda un cop d'iue avans de parti vers l'escolo.

Aqui siguerian countent d'aprendre de Samueu que si fraire e sa sorre eron d'acord per recata Ramoun de Vilo-Novo. Sarié gasta coume un rei.

Bèn segur faudrié d'abord lou retrouva. Avian gaire pouscu lou cerca aqueste matin.

Aguerian pas de lou cerca, que, à la sourtido de vounge

frères et sa sœur voulaient bien recueillir Raymond de Villeneuve. Il serait soigné comme un roi.

Bien sûr, il allait falloir le retrouver. Nous n'avions guère pu le chercher ce matin.

Nous n'eûmes pas à le chercher puisque, à la sortie de onze heures, Raymond de Villeneuve était là qui nous attendait au coin de la rue Guillaume Puy, comme il se plaisait souvent à le faire et nous apprîmes que Rachel, la grande sœur de Peppino, ce matin même, avait vu mon Raymond de Villeneuve qui sortait d'une maison de la rue de Mons, juste en face de la Mairie. Elle avait défait sa ceinture pour l'attacher et l'avait ramené aux Infirmières.

Qu'auriez-vous fait?... Sûrement comme nous. Nous sommes revenus dans la courette avec Villeneuve pour essayer de voir par où il avait pu passer pour aller sortir si loin de là.

Par où il avait passé, nous ne le sûmes que plus tard en revenant explorer les caves et les souterrains que peu à peu nous découvrions, mais ce jour là, nous nous arrêtâmes dans la première cave qui s'ouvrait au bas de la courette, émerveillés par notre découverte.

Imaginez que le rêve qu'enfant nous faisons parfois était là, réalité: un trésor était là devant nous dans un coffre qu'en grattant, Raymond de Villeneuve avait déterré. Des pièces d'or, d'argent, des rubis, des colliers, des émeraudes, des bracelets, des bagues, des saphirs, des diamants... Comme dans un conte de fée:

- Il faut aller le dire à la Mairie, dit Aldo Varesiano.

Nous sommes allés le dire à la Mairie. On est venu prendre le coffret, le beau trésor de Raymond de Villeneuve. On nous a donné, à chacun, un beau billet de banque tout neuf et le maire d'Avignon nous a touché la main à tous. A tous, il a touché la main, le maire d'Avignon.

Nous avons acheté un joli collier de cuir rouge à

ouro, Ramoun de Vilo-Novo èro aqui que nous esperavo au cantoun de la carriero Guillaume Puy, coume s'agradavo souvènt de lou faire e aprenguerian que Rachèlo, la grando sorre de Peppino, dins la matinado, avié vist moun Ramoun de Vilo-Novo que sourtié d'un oustau de la carriero de Mons just en fàci de la Coumuno. Avié desfa sa centuro pèr l'estaca e l'avié adu is Infermiero.

Dequ'aurias fa? De tout segur coume nautre. Revenguerian emé Vilo-Novo dins la pichoto court pèr assaja de vèire de mounte avié pouscu passa pèr ana sourti tant liuen.

De mounte avié passa, lou sacherian qu'après en revenènt treva li croto e lis ouide que l'un après l'autre descurbian, mai, aquéu jour, resterian dins la proumiero di cavo que se durbié au founs de la cour, esmeraviha pèr ço que vesian.

Imaginas un pau que li pantai qu'enfant, de fes, fasèn, èron aqui uno realita: un tresor, un tresor èro aqui souto nòstis iue dins uno caisso qu'en gratant, Ramoun de Vilo-Novo avié desenterrado. De pèço d'or, d'argènt, de roubin, de coulié, d'esmeraudo, de brassalet, d'anèu, de safir, de diamant... coume dins li conte de fado!...

- Lou fau ana dire à la Coumuno, diguè Aldo Varesiano.

L'anerian dire à la Coumuno. Venguèron prendre la caisso, lou bèu tresor de Ramoun de Vilo-Novo. Nous an douna en chascun un bèu bihet de banco, tout nòu e lou conse d'Avignoun nous a touca la man en tóuti... En tóuti, nous a touca la man, lou conse d'Avignoun.

Avèn acheta un bèu coulas de cuer rouge à Ramoun de Vilo-Novo, em' un cascavèu.

Raymond de Villeneuve avec un grelot.

Il l'avait bien gagné!...

Et aussi une livre de saucisses pour Mademoiselle Florentine.

Qu'auriez-vous fait?

L'avié bèn gagna!... E tambèn uno liéuro de saussisso pèr Misè Flourentino. Dequ'aurias fa?



Dous degout de sang

Deux gouttes de sang

De tout cela, vous pouvez le penser, il s'en parla dans le quartier des Infirmières et dans tout Avignon. Il y eut des articles dans les journaux. Je les ai gardés et j'en ai justement un sous les yeux en classant des papiers. J'y lis qu'on nomme ces gouttes de sang, "pleurs de sang", et mieux encore *autohémorrée* (c'est écrit dans le journal). Certains papillons et d'autres insectes y ont recours pour se protéger de leurs prédateurs. Ce sang peut même être fatal aux hommes. Monsieur Lussel avait eu raison de nous interdire d'y toucher.

Pourtant, personne dans le quartier ne voulut admettre que le pauvre garçon était mort de ces pleurs de sang. On pensa que l'émotion l'avait tué. L'émotion de retrouver sur le ventre du papillon, les taches de sang qu'il avait vues sur la chemise blanche de sa jeune épouse.

Ces taches rouges sur du blanc...

* *

La rumeur disait.

Il y avait deux rumeurs...

La rumeur disait qu'il était devenu fou la nuit de ses

Dous degout de sang

De tout acò poudès pensa que se n'en parlè dins lou quartié dis Infermiero e dins tout Avignoun. I'aguè d'article dins li journau. Lis ai garda e me n'en vèn un souto lis iue en renjant de papié. Ié legisse qu'à-n-aquéli degout de sang se ié di "plour de sang" o, miés encaro, autohémorrée, (es escri dins lou journau). D'ùni parpaioun e d'àutri bestiouleto i'an recous pèr empouisouna si predatour e aquéu sang pòu èstre fatau is ome... Moussu Lussel avié agu resoun de nous dire de pas ié touca...

Pamens res dins lou quartié vouguè crèire que lou paure jouvent èro mort d'aquéli plour de sang. Se pense qu'èro l'emoucioun que l'avié tua. L'emoucioun de retrouba sus lou ventre blanc dou parpaioun, li taco de sang qu'avié visto sus la camiso blanco de sa nòvio.

Aquéli taco roujo sus de blanc...

4

* *

La rumour disié.

I'avié dos rumour...

La rumour disié qu'èro vengu foui la niue de si noço en

noces en voyant deux gouttes de sang tacher la chemise blanche de sa jeune épouse.

Ces petits points rouges sur du blanc.

Ceux qui le disaient, ceux qui l'assuraient, comprenaient et disaient que les parents de la jeune fille avaient bien fait de la garder chez eux lorsque, guéri pourtant, il était sorti de l'asile.

Guéri?... C'était vite dit.

Des années avaient passé sans qu'aucune crise de démence ne se soit plus manifestée, mais on le devinait toujours égaré, fuyant le monde, inquiet, désaxé. Il ne sortait le plus souvent que la nuit venue.

Il nous intriguait beaucoup et il nous arrivait de le suivre, en cachette et de loin.

Il marchait la plupart du temps en zigzaguant, non point qu'il fût boiteux, mais par caprice, semblait-il, faisant de petits pas à gauche, puis à droite, parfois lents, parfois rapides, puis de grands sauts brusques, de ci, de là.

Presque toujours nous remarquions qu'il suivait, à quelque distance, l'allumeur de réverbères qui, sa longue perche sur l'épaule, allait de bec de gaz en bec de gaz pour leur donner sa flamme.

Chaque fois que l'employé du gaz s'arrêtait pour allumer un bec, lui se cachait dans une encoignure de porte, regardant sans doute, comme nous le faisions, danser les lucioles autour de la flamme qui, les tirant de l'ombre, semblait les avoir engendrées.

L'homme parti pour accrocher la ronde des papillons blancs au prochain réverbère, lui, en courant, mais toujours de son étrange démarche, se précipitait et nous le voyions s'accroupir sous le bec de gaz pour cueillir sur le trottoir, quand il s'en trouvait, les papillons brûlés à la flamme. vesènt dous degout de sang taca la camiso de sa jouino nòvio.

Aquéli pichoun poun rouge sus de blanc.

Aquéli que lou disien, aquéli que l'afourtissien, coumprenien e disien que li parènt de la jouvento avien bèn fa de la reprene em'éli quouro, pamens gari, èro sourti de l'asile.

Gari?... Es lèu di.

D'annado avien passa sènso qu'aguèsse agu de criso de foulié mai l'on lou vesié sèmpre desvaria, fugissènt lou mounde, inquiet, esgara. Sourtié plus, lou mai souvènt, qu'à la niue toumbado.

Nous entregavo proun e nous arrivavo de lou segui de liuen e d'escoundoun.

Fasié, quàsi toujour, lou zigue-zague noun pas que siguèsse goi mai pulèu, semblavo, pèr fantasié, emé de pichot pas à gaucho, pièi à drecho, à moumen plan, de fes precipita emé, subran, de grand saut d'aqui e d'eila.

Chasque cop se fasian la remarco que seguissié, à rèire, l'atubaire di bè de gaz que, sa pergo à l'espalo, anavo de fanau en fanau ié baia lou lume.

E chasco fes que l'emplega dóu gaz s'aplantavo pèr atuba un bè, éu s'escoundié au cantoun d'uno porto, regardant bessai coume nous autre lou fasian, li parpaiolo dansa autour de la flamo que, li tirant de l'oumbro, semblavo lis agué coungreiado.

L'ome parti pèr ana acrouca lou brande di parpaioun blanc à-n-un autre fanau, éu, en courrent, mai sempre de soun ande estrange, se rounsavo e lou vesian s'agrouva souto lou bè de gaz per culi sus lou betun, quand n'atrouvavo, li parpaioun que s'eron brula au lume.

Li pausavo sus sa man duberto, lis eisaminavo un

Il les posait sur sa paume ouverte, les examinait un instant, les jetait et se remettait à suivre l'allumeur de réverbères.

Que pouvait-il chercher?

L'autre rumeur disait que les parents de la jeune fille savaient bien, en la lui donnant, qu'il était déjà fou et que leur plan était de le faire enfermer après les noces, pour s'approprier son immense fortune. Riche comme Crésus et sans famille, il possédait des rues entières et des magasins dans la rue des Marchands, dans celle des Fourbisseurs, à la Carreterie, à la Place Pie...

Riche, il l'était, c'est sûr. On le disait aussi d'une grande instruction et d'une grande intelligence. Sa folie lui serait venue d'avoir vu ses parents tués à coups de hache. -De là peut-être cette peur des deux gouttes de sang?- tués devant leur maison, dans la neige. Une autre rumeur disait que ce serait lui qui maniait la hache et cette autre rumeur disait que c'était sa trop grande intelligence et sa trop grande instruction qui lui avaient brouillé et gâté les cervelles.

Nous pûmes nous assurer qu'il était très instruit mais aussi que tout allait un peu de travers dans son cerveau, certain jour où le hasard de nos courses souterraines nous fit pénétrer dans la cave de sa maison.

D'un étroit soupirail qui devait s'ouvrir à ras de terre descendait de biais un rayon de lumière. De minuscules grains de poussière y dansaient que par instants, faisait tourbillonner plus follement une grosse mouche qui passait là et repassait inlassablement en bourdonnant.

Aldo Varesiano, d'un coup de casquette, assomma la bestiole et alors qu'il se baissait pour voir s'il l'avait bien eue pour l'écraser sous sa semelle, une voix s'éleva qui nous pétrifia.

moumen, li jitavo e partié mai à la seguido de l'atubaire de bè de gaz.

Dequé poudié cerca?

L'autro rumour disié que li parènt de la nòvio sabien bèn, en ié dounant sa chato, qu'èro deja foui e qu'avien tira lou plan de lou faire embarra, li noço facho, pèr n'avé soun inmenso fourtuno. Riche coume Cresus e soulet de famiho, poussedavo de carriero entiero e de boutigo dins la carriero di Marchand, dins aquelo di Fourbissour, à la Carretarié, à la Plaço Pìo...

Piastra l'èro, de tout segur. Se disié tambèn qu'èro forço estru e d'uno grando inteligènci. Sa foulié ié sarié vengudo d'avé vist si parènt tua à cop de destrau -d'aqui belèu la pòu di dous degout de sang?- tua davans soun oustau, dins la nèu... De rouge sus de blanc!... Uno autro rumour disié qu'es éu que manejavo la destrau e aquelo autro rumour disié qu'èron sa trop grando inteligènci e sa trop grando estrucioun qu'avien desavia e gasta si cervello.

Pousquerian nous rèndre comte que sabié forço mai tambèn que tout anavo un pau de guingoi dins sa tèsto, un jour que l'asard de nòsti courre souteiran nous aduguè dins la croto de soun oustau.

D'un estré regard que devié se durbi à flour de terro davalavo de galis, un raioun de soulèu. De menut gran de póusso ié dansavon qu'à moumen fasié virouieja mai vite uno grosso mousco qu'anavo e venié sènso cesso en vounvounejant.

Aldo Varesiano, d'un cop de casqueto, ensuquè la bestiolo e coume se beissavo pèr vèire s' l'avié bèn agudo e pèr l'escracha souto soun soulié. Uno voues clantiguè que nous palafiquè.

- Ne touchez pas cette bête, c'est un créature du diable! Le diable lui-même se manifestant dans l'ombre de la cave ne nous eût pas davantage fait peur.

Ce n'était pas le diable qui venait de parler, c'était lui qui était dans sa cave pour y prendre du vin et que dans la pénombre nous n'avions pas encore aperçu.

Et, là, lui dont nous n'avions encore jamais entendu la voix jusqu'à ce cri, nous parla.

Il commença par nous parler des mouches et en l'écoutant nous comprenions qu'il en savait des choses et des choses... Des choses que sans doute notre maître d'école lui-même, qui pourtant savait presque tout, ignorait sûrement.

Mais nous ne comprenions pas toujours très bien ce qu'il voulait nous apprendre en nous parlant d'œuf, de semence, d'animaux parfaits ou imparfaits, de métamorphoses et d'autres choses en ose, comme la pétanchicose ou la bétonsicose... Mais bref! ce que nous avions surtout retenu c'est que le grand chef de tous les démons, le roi des diables était le Roi des Mouches, comme son nom de Belzébuth le signifiait.

C'est à ce Belzébuth qu'appartenait l'âme de tous ceux qui mouraient en état de péché mortel. Ces âmes pécheresses, il les recevait dans ses enfers, métamorphosées en mouches qui passaient et repassaient dans les flammes. Voilà pourquoi noires étaient les mouches, ces âmes damnées qui parfois quittaient les entrailles de l'enfer pour venir sur la terre essayer de corrompre ceux qui les toucheraient.

- Petits, ne touchez jamais une mouche noire, vous descendriez tout droit aux enfers!...

Il ajouta:

- Le bon Dieu, lui, enfants, des bonnes âmes qu'il

- Touquessias pas aquelo bèsti... Es dóu diable!

Sarié esta lou diable qu'ansin aurié parla dins l'oumbro de la croto, qu'aurian pas mai agu d'esfrai.

Ero pas lou diable que venié de se moustra. Ero éu qu'avié davala dins sa croto pèr ié tira de vin e que, dins l'escur, avian pancaro vist.

E, aqui, éu qu'avian jamai encaro ausi sa voues fin qu'à-n-aquéu crid, nous parlè.

Acoumencè en nous parlant di mousco e, en l'escoutant, coumprenian que n'en sabié de causo emai de causo... De causo que segur noste mèstre d'escolo, que pamens sabié quàsi tout, devié pas li counèisse.

Pamens coumprenian pas toujour trop bèn ço que tablavo de nous ensigna en nous parlant d'iòu, de semènço, d'animau perfèt o imperfèt, de metamourfòsi e àutri causo en òsi coume la petanchicòsi vo la betounsicòsi... Mai basto! ço qu'avian subre-tout retengu es que lou grand baile de tóuti li demoun, lou rèi di diable èro lou rèi di Mousco, coume soun noum de Belzebut lou dis.

Es à Belzebut qu'apartenié l'amo de tóutis aquéli que mourien pecadou. Aquélis amo pecairis, li reçaupié dins sis infèr, mudado en mousco que passavon e repassavon sus li braso. D'aqui venié que negro èron li mousco, amo danado que, de fes, quitavon lou fin-founs de l'infèr pèr veni sus terro assaja de courroumpre aquéli que li toucarien.

- Enfant, touquessias jamai uno mousco negro vous menarié dre is infèr!...

Apoundeguè:

- Lou bon Diéu, éu, enfant, di bònis amo que reçaup dins soun sant Paradis, n'en fai aquéli pichoun parpaioun recueille dans son saint Paradis, il en fait ces petits papillons blancs, ces lucioles et ces phalènes que vous voyez la nuit voltiger autour des lampes. Elles viennent à la lumière pour retrouver ceux qu'elles ont connus et aimés sur la terre et leur dire le bon chemin pour aller au ciel... Ces papillons, enfants, il ne faut jamais leur faire du mal, ce sont les bonnes âmes qui reviennent sur la terre nous apporter un message du ciel... Il faut chercher à comprendre ce que ces âmes viennent nous dire, deviner aussi celles qui cherchent à se faire reconnaître de nous...

C'est peu de temps après cette rencontre dans la cave que se produisit un phénomène extraordinaire et, quelques jours plus tard, un autre phénomène extraordinaire.

Il y eut d'abord, dans la nuit, une pluie de sang. Au réveil, il pleuvotait à peine, mais les caniveaux de la rue, les seaux, les casseroles que l'on avait laissés dans les cours tout était plein de sang, d'une eau rouge comme du sang du moins.

Le prodige affecta profondément le quartier et beaucoup de femmes s'imposèrent une neuvaine de jeûne et de prières.

La neuvaine achevée, il y eut deux ou trois jours de répit et nous pûmes reprendre le cycle de nos fêtes d'été qui voulaient qu'à tour de rôle, les enfants d'une rue ou d'une simple cour, la garnissent de guirlandes, de fleurs, de verdure, de lampes vénitiennes, y dressent quelques tréteaux, organisent des jeux et, la nuit venue, offrent à l'ébahissement de tous, un feu d'artifice dont l'éclat et la durée se veulent toujours, d'une cour ou d'une rue à l'autre, plus merveilleux qu'ils ne l'ont encore été.

C'est dans la grande cour où habitait Peppino que se donnait la fête ce jour-là. Tout le jour, nous avions été assez inquiets car la pluie menaçait. De gros nuages noirs blanc, aquéli luseto, aquéli Sant-Fèli que vesès, la niue, virouieja à l'entour di lume. Vènon à la clarta pèr retrouva aquéli qu'an couneigu e ama sus la terro e i'ensigna lou bon camin pèr mounta au cèu... A-n-aquéli parpaioun dóu lume, enfant, fau jamai ges faire de mau, soun lis bònis armeto que davalon sus terro nous adurre un message dóu cèu... Nous fau cerca de coumprene ço qu'aquélis armeto nous vènon dire, devina tambèn quau soun aquéli que se volon faire counèisse...

Es gaire après aquéu rescontre dins la croto qu'avenguè un signe estraourdinàri e quàuqui jour après, un autre signe estraourdinàri.

I'aguè d'abord, dins la niue, uno plueio de sang. Au pichot matin blasinejavo à peno mai li rigolo de la carriero, li ferrat, li casseirolo que s'èron leissa dins li cour, tout èro plen de sang, d'uno aigo roujo coume lou sang, à tout lou mens.

Lou proudige touquè founs lou quartié e forço femo faguèron uno nóuveno d'astinènci e de preguiero.

La nóuveno acoumplido, aguerian dous o tres jour de relàmbi e pousquerian reprene la tiero de nòsti fèsto d'estiéu mounte, lis un après lis autre, lis enfant d'uno carriero vo simplamen d'uno court, la garnissien de guierlando, de flour, de verduro, de fanau, de boufigo, dreissavon d'estrado, engivanavon de jo e, la niue vengudo, óufrissien, à l'esbaudimen de tóuti, un fiò d'artifice que, pèr soun esclat e soun impourtànci, tablavo toujour, d'uno court o d'uno carriero à l'autro, de subrepassa tout ço que s'èro deja vist.

Es dins la grando court mounte restavo Peppino que la fèsto, aquéu jour se tenié. Tout de long de la journado s'erian fa de soucit dóumaci se sentié veni la plueio. De s'accumulaient sur nos têtes. Les femmes redoutaient une nouvelle pluie de sang, mais nous, nous ne pensions qu'à notre feu d'artifice que nous avions voulu sensationnel.

La nuit était venue, plus sombre que jamais, sans que la pluie tombât et ce fut à l'instant où s'embrasèrent les premiers feux de Bengale que le prodige eut lieu.

En un clin d'œil tous les murs de la cour furent recouverts, tapissés de papillons blancs. Il devait y en avoir de millions, des centaines de millions sans doute. Tout en était couvert. Ils se posaient sur nous, sur les murs, sur le sol. On eut dit de la neige. Et il neigeait toujours de ces papillons blancs.

Nul n'osait remuer, ni parler. Nous étions là, immobiles et muets, saisis d'un étrange sentiment, comme si nous étions enfermés dans un coffret doublé de satin blanc ou pris dans du coton. L'étrange était aussi que, découvrant dans les lueurs rouges, vertes ou bleus des feux de Bengale, cet enveloppement de papillons blancs, nous les ayons aussitôt reconnus blancs.

Ils étaient blancs, tout était blanc, lorsque par un caprice du ciel, le vent déchira les nuages pour laisser la lune éclairer ce spectacle.

Presque aussitôt alors, les papillons s'envolèrent, s'élevant en masse et virevoltant. Nous les sentions qui frôlaient nos mains et nos visages, légers, doux et soyeux comme du duvet.

Dans notre émoi, nous ne l'avions pas vu.

Il était là, au milieu de la cour, sautant de ci, de là, tournoyant, lançant ses bras, ses mains essayant de saisir les papillons blancs qui maintenant s'enfuyaient.

Comment était-il venu dans la cour, lui qui jamais ne s'était mêlé à nos fêtes?

Sans doute avait-il remarqué cette stupéfiante

nivoulas negre s'amoulounavon. Li femo avien pòu d'uno autro plueio de sang, mai nautre, pensavian qu'à noste fiò d'artifice que voulian espetaclous.

La niue èro toumbado, mai encro que jamai, sènso que la plueio toumbèsse e siguè quouro s'embrasèron li proumié fiò de Bengalo que lou proudige se moustrè. Dins un vira d'iue tóuti li muraio de la court siguèron cuberto, tapissado de parpaioun blanc. Devié n'i'agué de milioun, milanto milié de milioun, de tout segur. Tout n'en èro tapa. Se pausavon sus nautre, sus li paret, au sòu. Uno nèu, aurias di. E toujour nevavo d'aquéli parpaioun blanc.

Res ausavo muta, ni branda. Erian aqui, planta e mut, estren d'un estrange sentimen, coume s'erian esta embarra dins uno bouito doublado de satin blanc vo bèn envertouia dins de coutoun. Lou bijarre èro tambèn en vesènt dins li lusour roujo, verdo o bluio di fiò de Bengalo, aquel envouloupo de parpaioun blanc, d'agué recouneigu autant lèu qu'èron blanc.

Eron blanc, tout èro blanc quouro, dins un caprice dóu cèu, lou vènt estrassè li nivo pèr leissa la luno faire lume sus l'espetacle.

Autant lèu quàsi, li parpaioun s'envoulèron, mountant à masso en viróutant. Li sentian que frestavon nosto caro, nòsti man, dous e lóugié e fin coume de plumacholo.

Dins noste esmai, l'avian pas vist.

Ero aqui, au mitan de la court, sautant d'eici, d'eila, virouiant, mandant li bras, li man, assajant d'aganta li parpaioun blanc qu'aro fugissien.

Coume avié pouscu s'avanqui dins la court, éu que jamai avié pres part à nòsti fèsto?

De tout segur avié remarca aquelo estounanto coungreiacioun de parpaioun blanc e, bèn mai que nautre,

pullulation de papillons blancs et, plus que nous encore avait-il été frappé par ce prodige, lui qui voyait en eux des âmes errantes. La paradis tout entier avait dû se vider.

Soudain il s'arrêta, ayant refermé ses doigts qu'il soulevait précautionneusement pour mieux examiner sans qu'il s'échappât, le papillon qu'il venait d'attraper.

Nous nous étions rapprochés de lui. Il avait maintenant la main ouverte et sur sa paume nous montrait un papillon blanc, renversé sur le dos et qui ne bougeait pas, peut-être mort. Et brusquement il tomba sur le sol où son corps s'agitait convulsivement.

- Ecartez-vous!

C'était Monsieur Lussel, le médecin du quartier qui accourait.

- Ecartez-vous, petits!...

Mais nous restions là.

- Regardez, Monsieur Lussel, dit Peppino, qui venait de ramasser le papillon tombé des mains de l'homme. Regardez...

Il lui montrait le papillon qu'il tenait sur sa paume, renversé sur le dos.

- Ne touchez pas ce sang! cria Monsieur Lussel c'est du poison.

Sur son ventre blanc, le papillon avait deux petites gouttes de sang.

avié degu èstre touca d'aquéu proudige, éu, qu'en éli vesié d'armeto que vanegon. Lou paradis entié s'èro degu vueja.

Subran s'aplantè, aguènt sarra si det qu'aubouravo aro emé precaucioun pèr miés vèire, sènso lou leissa s'escapa, lou parpaioun que venié d'aganta.

S'erian avança d'éu. Aro avié la man duberto e sus soun paume nous moustravo un parapioun blanc envessa sus l'esquino e que brandavo pas, mort bessai. Mai, éu, d'un cop, toumbè au sòu mounte soun cors siguè pres de tramblamen.

Esvartas-vous!...

Ero Moussu Lussel, lou medecin dóu quartié que venié en courrent.

- Pichot, esvartas-vous!...

Mai restavian sus plaço.

- Regardas, Moussu Lussel, diguè Peppino que venié de ramassa lou parpaioun escapa di man de l'ome. Regardas...

Ié moustravo lou parpaioun que tenié sus soun paume, vèntre en l'èr.

- Touquessias pas aquéu sang! cridè Moussu Lussel, qu'es de pouisoun.

Sus soun ventre blanc, lou parpaioun avié dous pichot degout de sang.



Serafino

Séraphine

L'âme existe. Je l'ai vue. Nous sommes plusieurs à l'avoir vue. Nombreuses sont les personnes qui peuvent encore témoigner qu'elles ont vu s'envoler l'âme de Séraphin.

"Séraphin le bien nommé", disait souvent le curé.

Séraphin ou Séraphine?

Ce n'est qu'à sa mort que nous avons su que ce prénom de Séraphin, non plus évidemment que celui de Séraphine, ne figurait pas sur les registres de l'Etat civil ni sur l'acte de baptême.

On pourrait donc supposer que son caractère angélique lui avait valu ce prénom pour surnom et que, par un jeu banal, "Séraphin ou Séraphine", on en soit venu à le nommer tantôt Séraphin et tantôt Séraphine.

Ce qui est faux, nous devions l'apprendre.

C'est à la Messe de Minuit que nous avons tous vu l'âme de Séraphin s'élever vers la voûte de l'église tandis que son corps s'écroulait sur les dalles.

Cette année-là, saura-t-on pourquoi? Nous avions repris la vieille tradition du Roitelet et, toute la journée, nous avions couru les champs et les bois, pour tenter d'attraper, à la course, un petit oiseau. Nous l'avions eu. Etait-ce un roitelet, un troglodyte, une mésange? Il était si petit que c'était bien pour nous la *Petouso* qu'il conviendrait de lâcher, le moment venu, pendant la Messe de Minuit.

Serafino

L'amo eisisto. Sian quàuquis-un à l'avé visto. Proun gènt encaro podon pourta testimòni qu'an vist s'envoula l'amo de Serafin.

"Serafin lou bèn nouma", disié souvent lou curat.

Serafin vo Serafino?

Es que quouro es mort qu'avèn sachu qu'aquéu pichot noum de Serafin s'atrouvavo pas sus li registre de la Coumuno vo de la Glèiso, nimai aquéu de Serafino.

Se poudrié tabla, alor, qu'èro soun imour angelico que i'avié fa baia tau noum coume escais-noum e qu'en jougant de Serafin à Serafino se ié siguèsse di de fes Serafin e de fes Serafino.

Ero pas 'cò, devian l'aprene.

Es à la Messo de Miejo-niue qu'avèn tóuti vist l'amo de Serafin mounta vers la vouto de la glèiso quouro soun cadabre s'agrasè au sòu.

Aquel an d'aqui, saupre pèr dequé, avian représ l'us de la Petouso e, tout lou sanclame dóu jour, avian courregu pèr bos e valengo pèr aganta l'aucèu. L'avian agu. Reiet, petouso o sarraié, dequ'èro?... Tant pichot èro qu'èro pèr nautre la petouso qu'aurian de bandi, au bon moumen, dins la glèiso.

Lou bon moumen èro quouro Serafin, jougant au galoubet "lou roussignou sóuvage", s'aplantavo d'un cop à la cimo dóu trioulet espetaclous qu'avié enaussa e tengu

Le moment c'était alors que Séraphin, jouant "Le rossignol sauvage" sur son galoubet, arrêtait brusquement le trille dont il avait monté et tenu les quadruples croches à un sommet vertigineux.

Cet air du "rossignol sauvage" exige, pour son exécution, une telle virtuosité, que tient déjà du prodige le fait de pouvoir y prétendre avec un instrument aussi simple que l'est le galoubet: un petit tuyau de bois, muni d'un sifflet et percé de trois trous.

La maîtrise du souffle, l'habileté des doigts, l'inspiration du musicien réussissent et renouvellent sans cesse le miracle si, du moins, le joueur de galoubet peut allier une technique parfaite à un don inné.

Tel était le cas de Séraphin qui mieux que tout autre, pouvait jouer "le rossignol". Cela tenait du miracle et c'était un régal. Et, jamais mieux que cette année-là, à la Messe de Minuit, tout le monde en est convenu, jamais mieux, Séraphin n'avait joué "le rossignol sauvage". Tant suave et céleste était ce chant du rossignol que les cœurs, tous les cœurs, reconnurent l'envol de l'âme de Séraphin, dans le déploiement des ailes du roitelet que l'enfant venait de lâcher lorsque, ayant donné sa dernière note, Séraphin s'affala. Il était mort.

On parla de miracle et le curé lui-même prêta l'oreille à ces propos.

Notre village voulait faire un saint de Séraphin.

"Séraphin le bien nommé"... Y aurait-il des noms prédestiné? Sa vie, il est vrai, autant que sa mort, était édifiante, et comme elle, étroitement associée au chant des oiseaux, la langue des anges...

Dans notre village, comme dans tous les villages de Provence, l'intérêt est très vif pour le monde des oiseaux. Dès la prime enfance on nous apprend à les reconnaître, à d'un biais meravihous.

Aquel èr dóu "roussignòu sóuvage", fau èstre un virtuoso pèr lou jouga e sèmblo pas de bon que l'on posque soulamen se i'assaja em' un istrumen autant simplas que lou galoubet qu'es rèn de mai qu'un tuiéu de bos em' un siblet e just tres trau.

Lou mestrige dóu boufa, l'abilesso di det, l'ispiracioun dóu musicaire encapon e sèmpre renouvellon lou miracle, dóu mens se lou jougaire de galoubet pòu jougne la perfeicioun dóu mestié au doun que ié vèn dóu banèu.

N'èro ansin de Serafin que miés que res poudié jouga lou "roussignòu". Acò tenié dóu miracle e èro un chale imparaulable de l'ausi. E jamai miés qu'aquel an justamen, pèr la Messo de Miejo-niue, tóuti n'en soun esta d'acord, jamai miés Serafin avié jouga lou "roussignòu sóuvage". Tant celèsto, tant siavo èro aquelo musico que li cor, tóuti li cor sachèron devina que l'amo de Serafin prenié sa voulado emé lis alo de la petouso qu'un enfant venié de bandi quouro, aguènt sourti sa derniero noto, Serafin toumbè pèr sòu. Rede mort.

Se parlè de miracle e lou curat tapè pas sis auriho à-n-aquéli prepaus.

Noste vilage voulié faire un sant de Serafin.

"Serafin lou bèn nouma"... I'aurié-ti de noum predestina?...

La vido de Serafin es verai, coume sa mort, edificavo e, coume elo, s'atrouvavo ligado de proche au cant dis aucèu, la lengo dis ange...

Dins noste endré, coume dins tóuti li vilage de Prouvènço, l'on s'apassiouno is aucèu. Enfant, tenèn à peno sus li cambo, que nous li fan recounèisse, controfaire soun cant, destousca si nis e, d'ouro, sabèn li prene i découvrir leurs nids, à imiter leur chant et nous savons, très tôt, les prendre aux pièges, avant de pouvoir les chasser.

Le grand-père de Séraphin que tous, grands et petits, chez nous, appelaient l'Oncle, était l'un des plus fameux chileurs de la contrée. Son premier souci fut d'apprendre à chiler au petit Séraphin. Il lui apprit à imiter la perdrix en tapotant du poing sa joue gonflée, l'alouette et la linotte, en sifflant dans un noyau troué d'abricot, le pluvier en soufflant dans un sifflet de roseau, le tourdre en vrillant un tire-bouchon dans un morceau de bois.

Séraphin tenait à peine sur ses jambes quand, pour la première fois, l'Oncle l'emmena avec lui à la foire de Saint-Siffrein à Carpentras où il se rendait chaque année pour acheter sa provision de glu et vendre ses appelants.

L'Oncle lui expliquait comment on monte une bonne batterie avec des oiseaux appelants, il l'emmenait avec lui à la chasse au poste, lui faisait porter sa carabine. Il lui montrait la meilleure disposition des cages et comment, ni trop, ni trop peu, il convenait de les cacher dans l'herbe.

Souvent, même, ils allaient tous les deux se mettre à l'affût dans une cabane, sans leurs oiseaux, appelants, se bornant l'un ou l'autre, à imiter le chant des oiseaux qu'ils voulaient attirer et, bientôt, Séraphin sut chiler mieux encore que son grand-père.

Il fallait l'entendre chiler la litorne, la grive draine, la musicienne, le merle noir ou les bruants, les fauvettes et les mésanges, la caille et l'alouette!

A dix ans à peine, il prit part, à Orange, au grand concours de chilet qui s'y faisait encore et remporta le premier prix, devant des chileurs chevronnés.

Caché dans sa hutte, il pipait si bien les oiseaux, tous les oiseaux, que ceux-ci, de loin, se déroutaient pour venir

leco, avans de pousqué li cassa.

Lou grand de Serafin que tóuti, grand o pichot, sounavian l'Ouncle, èro un di mai famous chilaire de l'encountrado. Soun premié siuen siguè d'aprene au pichot Serafin de chila. L'ensignè à-n-imita lou perdigau en picant de pichot cop de poung sus sa gauto gounflado, la lauseto e la lignoto en siblant dins un meseioun trauca d'aubricot, lou pluvié en boufant dins un bout de canèu, lou tourdre en virant un tiro-bouchoun dins un tros de bos.

Tout just marchavo, Serafin, quouro, pèr lou proumié cop, l'Ouncle lou menè 'm' éu à la fiero de Sant-Sifrèn à Carpentras mounte tóuti lis an anavo vèndre d'apelant e croumpa sa prouvisioun de visc.

L'Ouncle i'esplicavo coume se mounto uno bono batarié d'apelant. L'avié em' éu quouro cassavo au posto ié fasènt pourta sa carabino, ié moustravo l'agensamen lou meiour di gàbi e de quente biais, ni trop ni pas proun, li falié escoundre dins la bauco.

Souventi fes, s'anavon touti dous se plaça à l'espero dins uno cabano, senso sis apelant, s'acountentant l'un o l'autre de contro-faire lou cant dis auceu que voulien faire pausa, e proun leu, Serafin, sache chila miés encaro que soun grand.

Falié l'ausi chila lou cha-cha, la cèro, lou tourdre, lou merle o li chi, li bouscarlo o li sarraié, la caio e la lauseto!

Avié pas dès an que courrié li joio au grand councours de chilet que se fasié encaro dins Aurenjo e qu'averè lou proumié pres davans de chilaire de renoum.

Escoundu dins l'agachoun, tant bèn pipavo lis aucèu, tóuti li meno d'aucèu, qu'aquésti, e de bèn liuen, se desviavon pèr se veni pausa sus l'aubre proche. Poudié meme lis atrahina dins la cabano e li prene à la man.

se poser sur l'arbre voisin. Il pouvait même les attirer dans la cabane et les prendre dans sa main.

L'Oncle attendait, pour ne pas gaspiller ses cartouches, qu'assez d'oiseaux soient groupés sur une même branche.. Ils rentraient, la gibecière pleine de douces plumes et de gouttes de sang.

L'Oncle était fier de Séraphin. Séraphin, lui, était fier de parler aux oiseaux dans leur langue, ravi, à la maison, en enfilant ces oiseaux par les trous de leur bec, de les reconnaître à leur plumage et de dire leur nom. Il savait distinguer le bruant proyer du bruant fou, le bruant des marais, du bruant jaune, la fauvette grisette de la fauvette babillarde, le traquet motteux du traquet rieur.

Il avait, très tôt, appris les mœurs et les habitudes de tous les oiseaux séjournant chez nous, à reconnaître leurs nids et leurs œufs.

Du vol bossu de la huppe, du vol sinueux du loriot, du vol sautillant de la mésange, du vol clignotant de l'alouette, Séraphin tirait des enseignements que les autres chasseurs ne soupçonnaient même pas.

Seul ou avec son grand-père, Séraphin, dans ses jeunes années, abattit d'innombrables brochettes.

"Séraphin le bien nommé", Séraphin, le séraphique... Séraphin ou Séraphine... était alors, pour les oiseaux, un ange exterminateur.

Il est parfois advenu qu'un chasseur enragé, ayant blessé une proie, l'ayant soignée, l'ayant apprivoisée se détourne brusquement de la chasse.

Séraphin, un jour, blessa, recueillit, soigna une mésange nonnette que nous nommons justement séraphine et se prit d'amitié pour elle.

Cette coïncidence ne fut en aucune façon ressentie par Séraphin et son attendrissement passager pour un frêle L'Ouncle, pèr espargna si cartoucho, esperavo que proun d'aucèu se rambèsson sus uno memo branco... S'entournavon, lou carnié plen de plumo douço e de degout de sang.

N'èro fièr de Serafin, soun grand. Serafin, éu, èro fièr de sachè parla is aucèu dins sa lengo, èro ravi, à l'oustau, en enliassant aquélis aucèu d'un fiéu passa dins li trau de soun bè, de li recounèisse à soun plumage e de dire si noum. Sabié destria lou petàri dou chi-bartassié, lou chi-de-palun dou chi-jaune, la bouscarlo-passeriero de la bouscarido-de-jardin, lou clapeiret dou roucassié.

D'ouro, avié aprés li mour e lis abitudo de touto l'auceliho que viéu en Prouvènço, recouneissié si nis e sis iòu. De la voulado gibouso dóu poupu, dóu vòu tort de l'auriòu, de l'envòu sautejant de la bouscarlo, de la lauseto qu'au cèu parpelejo, Serafin tiravo d'entre-signe que lis àutri cassaire n'avien meme pas l'idèio.

Soulet o 'mé soun grand, dins soun jouvent, Serafin acane de broucheto sens noumbre.

"Serafin lou bèn nouma"... Serafin, lou serafi... Serafin o Serafino... Ero alor un ange esterminatour.

S'es agu vist qu'un cassaire, di mai enrabia siguèsse, aguènt blessa uno bèsti, l'aguènt sougnado, l'aguènt aprivadado, se desvirèsse d'un cop de la casso.

Un jour Serafin blessè, recampè, sougnè uno serrofino, que nouman serafino justamen, e la prenguè en afecioun.

Talo endevenènço, Serafin la remarquè pas e l'atendrimen d'un moumen pèr lou fréule aucèu nafra n'aguè rèn à vèire emé la determinacioun qu'un bèu jour lou menè à plus vougué trufa de ploumb l'auceliho.

Ço que lou levè de sa passioun, pamens bèn cavihado

oiseau blessé et souffrant n'eut aucune influence sur la résolution qu'il prit un jour de ne plus tuer les oiseaux.

Ce qui le détourna de cette passion, pourtant chevillée fortement dans son cœur, ne fut point la réflexion qu'il se fit de l'horreur des hécatombes que son grand-père et lui accomplissaient. Ce fut la mort d'un arbre.

Ils avaient tué un arbre!

C'était un robuste et splendide ormeau, près duquel l'Oncle et, bien avant lui, le père et peut-être le grand-père de l'Oncle, avaient placé un de leurs meilleurs postes d'affût, un arbre magnifique qui paraissait devoir défier les ans et les orages.

Sur se branches venaient à la voix des appelants ou pipés par les hommes, se poser les oiseaux. Le plomb menu que, cartouche après cartouche, les chasseurs logeaient dans son bois en tuant les oiseaux, l'avait criblé de tant de trous que cette insidieuse vermoulure avait lentement fait périr quelques-unes de ses branches et vint un jour où Séraphin découvrit au printemps que l'ormeau était mort.

L'arbre avait été tué à coups de carabine.

Ils avaient tué un arbre!

Séraphin comprit à cet instant l'immensité d'un crime qui, jusque là, fractionné en plumes légères et légères gouttes de sang, ne lui était pas apparu.

Dans la mort monstrueuse de cet arbre qui ne put retrouver ses feuilles au printemps, Séraphin ressentit les morts accumulées d'innombrables oiseaux.

Dès lors, sa décision fut prise d'épargner les oiseaux.

Mais Séraphin aimait les hommes. Il continua donc à se mettre à l'affût avec sa carabine, ses appelants et ses appeaux pour ne point heurter les sentiments des gens de son village. Il appartient à chacun de conduire sa vie et

au founs de soun cor, siguè pas la refleissioun que se poudié faire de l'ourrour di terribli massacre que, 'mé soun grand, fasié. Siguè la mort d'un aubre.

Avien tua un aubre.

Un óume garru e superbe davans quete, l'Ouncle e, bèn avans éu, lou paire e bessai lou grand de l'Ouncle, avien mounta un de si meiour agachoun, un aubre magnifi que semblavo fa pèr teni tèsto is an em' i chavano.

Sus si branco venien, à la voues dis apelant vo pipa pèr lis ome, se pausa lis aucèu. Lou ploumb menut que, cartoucho après cartoucho, li cassaire lardavon dins soun bos en tirant l'aucelun, l'avien tant e tant trauquiha, qu'aquéu meichant chirounage avié d'à cha pau peri d'ùni de si branco e venguè un jour qu'au printèms, Serafin s'avisè que l'aubre èro mort.

A cop de carabino, l'aubre l'avien tua.

Avien tua un aubre!

Serafin coumprenguè alor l'inmensita d'un crime que, fin qu'aqui, i'èro pas apareigu, esbriga qu'èro en plumo lóugiero em' en lóugié degout de sang.

Dins la mort, moustro d'aquel aubre que pousquè pas retrouva si fueio dóu printèms Serafin ressentiguè li mort amoulounado d'aucèu sènso noumbre...

Decidè desenant d'espargna lis aucèu.

Mai Serafin amavo lis ome. Adounc countuniè d'ana à l'espèro emé sa carabino, sis apelant e sis apèu pèr pas ana au contro di gènt de soun endré. Apartèn en cadun de se mena e de se faire uno óupinioun. Mai tambèn, se pensavo, qu'avèn tóuti de baia i gènt que nous trèvon l'image fidèu, noun pas tant de ço que sian de bon, mai pulèu de ço que creson que sian. Ço que sian regardo que

d'établir sa propre conviction. Il pensait aussi que chacun de nous doit à ses semblables de leur donner toujours une image fidèle, non pas de ce nous sommes vraiment, mais bien de ce qu'ils pensent que nous sommes. Ce que nous sommes n'appartient qu'à nous et nous ne devons donner aux autres que ce qu'ils attendent de nous.

Tel était Séraphin. Séraphin ou Séraphine?... Il ne voulait décevoir personne. il continua à prendre l'affût.

Mais ce ne fut plus, on le sut un jour, qu'un simulacre.

Dans sa cabane, Séraphin chilait merveilleusement comme toujours, et les oiseaux, à son appel se posaient sur une branche. Séraphin pointait vers eux sa carabine, mais quand il tirait, il lâchait toujours son coup vers le ciel pour ne pas les atteindre.

Il pointait sa carabine vers l'oiseau imprudent et lui parlait, un instant et en vers. Il disait, selon l'oiseau:

Tourterelle, ma belle, Va t'en à tire d'ailes!

Joli merle des bois, Gare à toi, sauve toi!

Gentille fauvette, Cherche une autre branchette Ou gare à la brochette!

Mésange tête noire, Si tu veux bien me croire, Tu n'auras pas d'histoires, Mais file dare-dare!...

Il ne chassait plus. Il faisait semblant de chasser.

nautre, is autre devèn douna ço qu'espèron de nautre.

Tau èro Serafin. Serafin o Serafino?... Voulié res decebre. Countuniè de se metre au posto.

Mai n'èro plus, un jour se sachè, qu'un simulacre.

Dins sa cabano, Serafin chilavo miés que tóuti, coume sèmpre l'avié fa e lis aucèu à soun chila respoundien. Se pausavon sus lou cimèu. Eu, d'aise, lis amiravo mai, quand lachavo sa bouito, èro toujour en l'èr pèr pas li touca.

Metié lou canoun bèn dre sus l'aucèu imprudènt e ié parlavon un moumenet, en vers. Disié, segound la plumo:

Chi-chi-pu, chi-chi-pu, Sauvo-te, pichot gus, Se tire, siés foutu!...

Vai t'en lèu, bedouïdo, Se tènes à la vido!

Bouscarlo, bouscarleto, Cerco uno autro branqueto, O garo à la broucheto!

Merle, tourdre, cha-cha, Déurias vous enana Que lou cop vai peta. Poudrié vous ensuca...

Ansin, cassavo plus. Fasié lou semblant de cassa.

L'on pòu se demanda s'es pas aquéu coumpourtamen qu'empacho la beatificacioun de Serafin.

De pas faire lou mau, es bèn. De lou pas faire en fasènt

On peut se demander si ce n'est pas ce comportement qui compromet la béatification de Séraphin.

Ne point faire le mal est bien. Ne pas le faire en donnant à croire qu'on le fait, est-ce une bonne chose?

Mais les voies ne sont-elles pas impénétrables de l'édification?

Quand on sut, la mort prodigieuse de Séraphin ayant conduit à s'interroger sur sa vie, quand on sut que cet homme, qui avait été le meilleur chasseur du pays, avait renoncé à cette passion mais, y ayant renoncé, avait feint de s'y livrer encore pour ne pas heurter les habitudes et les idées des gens du village, tous les gens de son village lui eurent grande admiration et reconnaissance.

On peut être assuré que la voie qu'avait choisie Séraphin était bien celle qui le mieux, pouvait conduire vers le bien, le pas chancelant de la multitude.

"Séraphin le bien nommé".

Une telle vie et une telle mort?

Et sa naissance?

"Séraphin le bien nommé"... Bien nommé?... Séraphin ou Séraphine?

Connaissant la mort prodigieuse, ayant appris sa vie exemplaire, on s'interrogea en effet sur sa naissance et sur ce nom de Séraphin, ou Séraphine, car, dans le prénom donné à un enfant, est enclose la plus pure parcelle de son âme.

C'est bien pourquoi presque toujours, dans notre village, on place parmi ses prénoms le nom du saint patron du jour de sa naissance.

Or Séraphin n'était pas né un 12 octobre, consacré à Saint-Séraphin. Ce prénom de Séraphin ne figurait d'ailleurs pas sur les registres de l'Etat civil, non plus que sur son acte de baptême. Ce pouvait être un sobriquet que

encrèire que lou fasès, es-ti uno bono causo?

Mai li draio podon-ti se destria de l'edificacioun?

Quouro se sachè, la mort proudigiouso de Serafin aguènt mena lou mounde à se pausa de questioun sus sa vido, quand se sachè qu'aquel ome, qu'èro esta lou meiour cassaire dóu païs, avié renouncia sa passioun, mai l'aguènt renounciado, avié countunia de faire lou semblant de se i'adouna pèr pas tuerta lis abitudo e lis idèio di gènt de soun vilage, tóuti li gènt de soun vilage i'aguèron grando amiracioun e recouneissènço.

L'on pòu èstre segur que la draio que Serafin avié chausido èro bèn aquelo que, lou miés, poudié mena devers lou bèn, lou pas chancelant de la foulo.

"Serafin lou bèn nouma".

Uno talo vido e uno talo mort!

E sa neissènço?

"Serafin lou bèn nouma"... Bèn nouma?... Serafin o Serafino?

Couneissènt la mort proudigiouso, aguènt aprés la vido eisemplàri, se cerquè de n'en saupre mai sus sa neissènço e sus aquéu noum se Serafin, vo Serafino, que, dins lou prenoum baia à-n-un enfant, i'es enclauso la part la mai blouso de soun amo.

Encauso d'acò, quàsi toujour dins nòsti vilage, se met, dins la tiero di pichot noum, aquéu dóu sant patroun dóu jour de la neissènço.

Mai s'atrovo que Serafin èro pas nascu un 12 d'óutobre counsacra à sant Serafin. Aquéu prenoum de Serafin se legissié d'aiours pas sus li registre de la Coumuno e nimai sus li papié dóu batejat. Poudié èstre un soubriquet que i'aurien mes si cambarado di tèms ninoi.

Ero pas un escais-noum.

lui auraient ses camarades d'enfance.

Ce n'était pas un surnom.

C'était son véritable nom, son nom secret, ce nom qui tient en lui, non pas une simple parcelle de l'âme mais bien la quintessence de l'âme, ce nom que connaissent, seuls, ses parents, puis un jour, l'enfant lui-même, mais qui avait été involontairement dévoilé, sans pour autant qu'en fût révélé l'origine.

Peu de famille d'ailleurs, dans notre pays, sont demeurées fidèles à cette coutume et le taisent si farouchement qu'il fallut l'étonnante mort de Séraphin pour que quelques langues enfin se soient déliées et nous apprennent que les parents de Séraphin jetaient le chapeau.

Ils étaient de ceux qui, lorsque naît un l'enfant, dès que la nouvelle en est donnée au père, celui-ci vient sur le pas de sa porte, ôte son chapeau et le lance droit devant lui.

Le chapeau tombe sur quelque objet: une cruche, une table, une touffe d'herbe, une ruche, une branche, un rayon de lune ou de soleil... De la sorte est signifié le nom et l'essence de l'âme du nouveau-né.

De là les noms, que l'on croit être des surnoms, de Soleil, de Ruche, de Marjolaine, de Caillou ou de Romarin...

Il y eut une mésange nonnette, que nous appelons séraphine, sous la chapeau du père de Séraphin. De Séraphine, plutôt. C'était bien Séraphine, donc.

Donc l'âme existe. Nous l'avons vue... Nous avons vu, lors de sa mort prodigieuse, s'envoler l'âme de Séraphine, ce frêle oiseau que son père, à sa naissance, avait trouvé sous son chapeau et qui, délivré de son corps, aux dernières notes du "rossignol sauvage", avait pris son essor dans la nef de l'église.

Ero soun veritable noum, soun noum secrèt, aquéu noum qu'en éu tèn noun pas un simple tros de l'amo, mai bèn la quintessènci de l'amo, aquéu noum que soulet li parènt, pièi, un jour, l'enfant, counèisson mai qu'èro esta invouloutarimen desvela, sènso pamens que se siguèsse revela d'ounte venié.

Tant pau de famiho, fau dire, dins nòsti rode, soun resta fidèu à-n-aquel us e l'escoundon tant feroujamen que fauguè l'estranjo mort de Serafin pèr que quàuqui lengo, pièi, parlèsson e nous aprenguèsson que li parènt de Serafin jitavon lou capèu.

Eron d'aquéli gènt que, quouro nais un enfant, autant lèu lou paire n'a la nouvello, vèn sus lou pas de sa porto, quito soun capèu e lou mando dre davans éu.

Lou capèu toumbo sus quaucarèn: uno dourgo, uno taulo, uno mato d'erbo, uno caisso d'abiho, uno branco, un rais de luno o de soulèu... Es d'aquéu biais qu'es significa lou noum e l'essènci de l'amo de l'enfant.

D'aqui li noum, que l'on crèi èstre d'escais-noum, de Soulèu, d'Abiho, de Marjourano, de Caiau, de Roumanin...

I'aguè uno serro-fino, que nouman serafino, souto lou capèu dóu paire de Serafin. De Serafino pulèu... Ero bèn Serafino, dounc.

Ansin l'amo eisisto. L'avèn visto... Avèn vist au moumen de sa mort proudigiouso s'envoula l'amo de Serafino, aquéu fréule aucèu que soun paire, quand neissiguè, avié trouva souto soun capèu e, que, desliéura de soun cors, i darniéri noto dóu "roussignòu sóuvage", avié pres sa voulado dins la glèiso.



LOU LOUVI

Le Louis

Nous sommes assis sur les bancs de pierre à l'ombre des micocouliers. Il est trop tard maintenant pour faire la sieste.

Bien peu de monde à cet enterrement. L'heure, il est vrai, en début d'après-midi, au cœur de l'été, d'un été suffocant de chaleur, n'était guère propice, pour accompagner à sa dernière demeure, un homme que nul ne connaît et qu'on vient de nous amener de Lyon.

Nous savions seulement que sa famille avait eu des attaches chez nous et qu'ils avaient une tombe à Eygalières.

- Ils étaient apparentés aux Pandelon, c'est tout ce que je sais, dit Benjamin.
 - Et ces Pandelon? je demande.
 - Ils ont tous disparu.
- Mais nous les avons bien connus, dit le vieux Tutur. Tu t'en souviens, Benjamin?
- Tu ne veux pas que je m'en souvienne, s'exclame Benjamin, j'ai passé le Conseil de Révision avec leur Louis!
 - Tu es de la 20?
 - Diantre oui... Quel scandale!

Benjamin me regarde en riant et me demande:

- Tu n'en as jamais entendu parler?
- Des Pandelon?
- Du Louis de Pandelon.

Lou Louvi

S e sian asseta sus li banc de pèiro à l'oumbro di falabreguié. Es trop tard, aro, pèr lou penequet.

Gaire mounde à-n-aquel enterramen. Fau dire qu'à la debuto dóu tantost, au cor de l'estiéu, un estiéu acrasant de calour, l'ouro se prestavo pas pèr que s'acoumpagnèsse au Pichot-Pous dourmi soun darnié som, un ome que res counèis e que vènon de nous adurre de Lioun.

Just sabian que soun oustau avié agu d'estaco au païs e qu'avien uno toumbo Eigaliero.

- Eron aparenta i Pandelon, es tout ço que n'en sabe, dis Benjamin.
 - E aquéli Pandelon? demande.
 - An tóuti dispareigu.
- Mai lis avèn bèn couneigu, fai lou vièi Tutur. Te n'en rapèles, Benjamin?
- Vos pas que me n'en rapelle!... s'escrido Benjamin.
 Ai passa au Counsèu emé lou Louvi!...
 - Siés de la 20?
 - Diantre, o... Quente escandale!

Benjamin me regardo en risènt e me vèn:

- N'as jamai ausi parla?
- Di Pandelon?

Richard Aleissandro qu'assajavo de bado d'aluma sa pipo, lou copo e fai:

- Pèr encauso d'éu d'encaro un pau finissian tóuti en presoun... Siéu tambèn de la Classo 20.

Richard Alexandre qui n'arrive pas à allumer sa pipe lui coupe la parole:

- A cause de lui, nous avons failli finir tous en prison. Je suis, moi aussi, de la Classe 20.
 - Qu'avait-il fait.
- En plein Conseil de Révision, à Orgon, devant toutes les Autorités, le Sous-Préfet, le Colonel, les Officiers, les Majors, les Conseillers du Département et du Canton, les Maires, devant tous les conscrits, dans la salle de la mairie, le Louis ne s'était-il pas mis à chanter "l'Internationale"!...
- Je le vois encore perché au milieu de la table! dit Benjamin.
- "L'Internationale", reprend Richard Alexandre, en ces temps-là, on ne la chantait pas à la Télévision... Alors là, devant les Autorités!... On était bon pour le Conseil de Guerre... Baste! Le maire réussit à arranger l'affaire, mais ce ne fut pas facile, crois-moi.
 - C'était un phénomène, ce Louis, dit Benjamin.
- Et tu te souviens, lui demande Richard Alexandre, qu'il s'en est fallu d'un rien que nous lui coupions le cou d'un coup de hache?... S'il n'avait pas chanté "Viens Poupoule", il y passait. Eh! dans la nuit, je ne l'avais pas reconnu...
- Il faut dire qu'il a toujours été verni, ce brave Louis. Quand je pense que sur onze, dix sont morts noyés et lui s'en est tiré... Attends que je me souvienne... Il y avait Baptiste, Nez-noir, Antoine, Popaul... Aide-moi Alexandre... Popaul...
- Cyprien, Poupoune, Finette, Tantan... Ça fait huit, dit Richard Alexandre.
- Si je me souviens bien, dit alors le vieux Tutur, il y avait aussi Barnabé.

- Dequ'avié fa?
- Imagino-te qu'en plen Counsèu de Revesioun, Ourgoun, davans tóuti lis autourita, lou Souto-Prefèt, lou Courounèu, lis Ouficié, li Majour, li Counseié dóu Despartamen e dóu Cantoun, li Conse... davans tóuti li couscrit, dins la grando salo de la Coumuno, lou Louvi s'anè metre à canta "l'Internaciounalo!"...
 - Lou vese encaro quiha sus la taulo... dis Benjamin.
- "L'Internaciounalo", revèn Richard Aleissandro, en aquéli tèms se cantavo pas encaro à la Televisioun... Alor, aqui, davans lis Autourita!... Erian bon pèr lou Counsèu de Guerro... Basto! Lou Conse pousquè fin-finalo adouba l'afaire, mai siguè pas sènso peno, crèi-me.
 - Ero un caiau, aquéu Louvi, fai Benjamin.
- E te rapèles, ié demando Richard Aleissandro, te rapèles que se n'en manquè que d'un chivu que ié coupessian lou coui d'un cop de destrau?... Aguèsse pas canta "Viens Poupoule", ié passavo... Hé! dequé vos, dins la niue, l'aviéu pas recouneigu... Aguè de chanço.
- Fau dire qu'es esta toujour crespina, aquéu brave Louvi. Quand me pènse que, sus vounge, dès mouriguèron nega, e qu'éu soulet siguè escàpi... Espèro que me revèngue. I'avié Batisto, Nas-negre, Antòni, Popol.. Ajudo-me, Aleissandro... Popol...
- Ciprian, Poupouno, Fineto, Tantan... Acò fai vue, dis Richard Aleissandro.
- Se me rapelle bèn, vèn alor lou vièi Tutur, n'i'a un que ié disien Barnabè.
- N'en sian à nou. Dès en coumtant lou Louvi... L'autre, soun noum m'escapo... Mai siéu de segur que n'i'avié vounge e que lou Louvi siguè lou soulet de la

- Ça ne fait que neuf. Dix avec le Louis. L'autre, son nom m'échappe... Mais je sais qu'il y en avait onze et que le Louis a été le seul de la couvée à ne pas avoir été noyé quand le gros orage à fait descendre le gaudre de Liset.
 - Mais quelle couvée? je demande.
- La couvée dont nous te parlons, dit Benjamin, celle des canards des Pandelon.
 - Le Louis était un canard?
 - Je ne l'avais pas dit?
 - Et il chantait "l'Internationale"?
- - "L'Internationale" et "la Marseillaise" et "la Madelon"!...
 - Et il a passé le Conseil de Révision?
 - Avec la Classe 20, oui, qui est la nôtre.
- Cela m'étonne, dit Richard Alexandre, que personne ne t'aie jamais parlé des Pantelon et de leur canard le Louis. C'était un personnage!

Il se tait, réussit enfin à allumer sa pipe et en tire quelques bouffées.

Benjamin en profite pour reprendre la parole:

- Ces Pandelon, la femme se nommait Marthe et on appelait son mari La Fontaine. Je crois que ce nom lui venait de ce qu'ils habitaient tout près de la fontaine de Sounègue, ces Pandelon n'avaient pas d'enfant et ils avaient pour habitude de donner des noms de personnes à toutes leurs bêtes, ce qui nous amusait. Leur ânesse, c'était Fanny. Ils avaient deux chèvres, Madelon et Misè. Ils avaient aussi des chats, des chiens, ils n'en avaient pas. Le chat, c'était Monsieur Gris, les chattes, du moins celles que j'ai connues, Julie, Marguerite et Clotilde.
- C'était pareil pour les poules, les canards et les lapins, dit Richard Alexandre.
 - Ainsi le Louis des Pandelon était un canard, je dis.

couvado à pas s'èstre nega quand la grosso chavano davalè li mountagno dins lou gaudre de Lisèt...

- Mai quento couvado? demande.
- La couvado que te parlan, dis Benjamin, aquelo di canard di Pandelon.
 - Lou Louvi èro un canard?
 - Te l'aviéu pas di?
 - E cantavo "l'Internaciounalo"?
- "L'Internaciounalo" e "la Marsiheso" e "la Madeloun"!...
 - E passè lou Counsèu de Revisioun?
 - Emé la Classo 20 qu'es la miéuno.
- Acò m'estouno, dis Richard Aleissandro, m'estouno que res t'ague jamai parla di Pandelon e de soun canard Lou Louvi. Ero pamens un persounage.

Se teisè un moumen, reüssiguè d'abra sa pipo, tetè quàuqui boufado.

Benjamin n'aprouficho pèr reprene lou le. Dis:

- Aquéli Pandelon, la femo ié disien Marto e à soun ome la Font, dóumaci, crese, que restavon pas liuen de la Font de Sounego. Aquéli Pandelon avien ges d'enfant e s'agradavon de baia de noum de gènt en tóuti si bèsti, qu'acò nous fasié rire. Sa saumo èro Fanìo. Avien dos cabro, Madeloun e Misè. Avien tambèn de cat, mai ges de chin. De chin n'avien pas. Lou cat èro Moussu Gris, li cato, dóu mens aquéli que i'ai couneigudo, ié disien Julìo, Margarido e Cloutildo...
- Ero parié pèr li galino, li canard, li lapin, dis Richard Aleissandro.
 - Ansin, lou Louvi di Pandelon èro un canard? dise.
- O, fai lou vièi Tutur, e èro esta soulet de sa couvado à pas s'èstre nega. Un cop de chanço, belèu, mai crese

- Oui, dit le vieux Tutur, et le seul de sa couvée à ne pas s'être noyé. C'était peut-être un coup de chance, mais je crois plutôt que c'est parce qu'il était plus intelligent que les autres, plus malin...
- De canard plus intelligent, il n'y en a sûrement jamais eu, reprend Richard Alexandre. Mais je crois plutôt que l'intelligence lui est venue plus tard. Je crois que c'est la façon dont il a été élevé qui l'a rendu plus intelligent? C'est comme pour les enfants, la façon de s'en occuper compte beaucoup. Si tu leur parles dès le berceau, si tu leur prêtes attention, leur tête se fait mieux que si tu les laisses dans un coin... Ce Louis, le seul qu'il leur restait, les Pandelon furent aux petits soins pour lui. Ils le faisaient manger à la becquée et lui, les suivait partout, comme un gosse... et, les enfants, je me souviens, allaient le voir par curiosité.

Benjamin, une nouvelle fois, prend la relève:

- Il fallait le voir marcher près de Marthe de Pandelon tenant le bas de sa jupe dans son bec!... Il prit même l'habitude de porter au bec un petit panier pour aller cueillir les escargots... Marthe lui disait:
 - Viens, Louis, nous allons te cueillir ton goûter...

Et mon Louis prenait son petit panier dans le bec et sur les talons de Marthe, il allait dans les chaumes ou vers les joncs du ruisseau, selon la saison, et il remuait la queue pour dire merci chaque fois qu'un escargot ou un cacalausoun tombait dans son panier.

- Et il n'aimait pas que les escargots, dit Victorien, qui jusque là n'avait rien dit. Il était gourmand des noix et du fromage. Dès qu'il entendait craquer une coque de noix, il se mettait à courir pour en avoir un morceau...

Benjamin intervient:

pulèu que se n'èro tira en estènt mai inteligènt que lis autre, mai malin...

- De canard mai inteligènt, n'i'a segur jamai ges agu, dis Richard Aleissandro. Mai siéu d'avis que l'inteligènci i'es vengudo qu'après. Me crese qu'es lou biais d'èstre esta abali que i'aura douna de sèn. Es coume pèr lis enfant, lou biais de li mena comto forço. Se ié parles tre lou banèu, se te n'en óucupes, sa tèsto se molo miés que se li laisses dins un cantoun sènso ié dire un mot... Aquéu Louvi, lou soulet que restavo, li Pandelon siguèron i pichot siuen pèr éu. Ié dounavon la becado e, éu, li seguissié pertout, coume un enfant... E lis enfant, me rapelle, l'anavon vèire pèr curiousita.

Benjamin uno fes mai vèn à la relèvo:

- Lou falié vèire marcha toucant Marto de Pandelon en tenènt dins soun bè lou debas de soun coutihoun!... Prenguè meme l'abitudo de pourta dins soun bè la maniho d'un pichot panié pèr ana i cacalaus... Marto ié fasié:
 - Vène, Louvi, t'anan querre toun gousta...

E moun Louvi arrapavo soun panieroun e, sus li taloun de Marto, partié dins lis estoublo o li mato de jounc ras dóu valat, à l'agrat di sesoun, e boulegavo la coua tóuti li cop qu'uno cacalaus o un cacalaussoun toumbavo dins soun panié.

- Amavo pas que li cacalaus, vèn Vitourian qu'enjusqu'aqui avié rèn di. Ero groumand di nose e dóu froumage. Tre qu'ausissié cracina un cruvèu de nose se metié à courre pèr n'avé un moussèu...

Benjamin lou copo:

- Mai pas quete froumage que siegue!... Amavo que lou gruiero.
 - N'èro foui, repren Vitourian, e nous amusavian à

- Pas n'importe quel fromage!... Il n'aimait que le gruyère.
- Mais il en raffolait, reprend Victorien, et nous nous amusions à émietter du fromage de brebis, du bleu, du fromage des pauvres, du gruyère, devant lui et il fallait le voir qui triait, au milieu des autres, seulement les miettes du gruyère... Tu devrais demander à Jean-Pascal de t'en parler, du Louis et de son gruyère...
 - Jean-Pascal, l'ancien facteur?
- Oui, dit Richard Alexandre. Mais pour lui, ce n'était pas un amusement!... Il faut te dire que, gâté comme il l'était et bien nourri, le Louis s'était fait gaillard comme une oie et hargneux comme un chien de bohémien, si bien qu'il gardait le mas des Pandelon mieux qu'un chien de garde...

A leur pont, dit Benjamin, les Pandelon avaient dû mettre un écriteau: "Attention, canard dangereux"!

- Oui, reprend Richard Alexandre, c'était à ce point, du moins pour le facteur. Tu n'es pas sans savoir que les chiens, dans un mas, ne peuvent pas sentir les facteurs. Jean-Pascal en savait quelque chose. Si bien que, pour ne plus se faire crocheter les mollets ou déchirer ses pantalons, il emportait toujours des bouts de pain ou des morceaux de sucre qu'il distribuait aux chiens pour pouvoir approcher leurs maîtres.

Benjamin prend le relais:

- -Ce n'est pas du sucre ou du pain qui pouvait calmer le Louis. Il lui fallait des noix ou du gruyère et Jean-Pascal en avait dans sa poche quand il venait chez les Pandelon... Seulement...
- Oui, dit Richard Alexandre, l'hiver où Jean-Pascal eut sa mauvaise pleurésie, on dut le remplacer à la poste. Le

i'esbriga de froumajoun de fedo, de froumage dóu blu, de froumage di paure, de gruiero... E te falié lou vèire qu'au mitan de tóutis aquéli brigo, te pessugavo just li brigo dóu gruiero... Déuriés demanda à Jan-Pascau de te n'en parla dóu Louvi e de soun grueiro...

- Jan-Pascau, l'ancian fatour?
- O, dis Richard Aleissandro. Mai, pèr éu, douna de froumage au Louvi èro pas un amusamen!... Fau que saches que gasta coume l'èro e bèn nourri, lou Louvi s'èro fa gaiard coume uno auco e tihous coume un chin de bóumian, talamen que gardavo lou mas di Pandelon miés qu'un chin de gardo...
- A soun pont, dis Benjamin, li Pandelon avien degu metre un escritèu: "Attention, canard dangereux!".
- O, revèn Richard Aleissandro, èro dangeirous, dóu mens pèr lou fatour. Siés pas sènso saupre que li chin dins un mas podon pas senti li fatour. Jan-Pascau lou sabié bèn que, pèr plus se faire croucheta li boutèu o estrassa li braio, se precauciounavo d'avé sèmpre de tros de pan e de bout de sucre à jita i chin pèr pousqué s'avança di mèstre...

Benjamin repren lou lé:

- Es pas de sucre nimai de pan que poudien apasima lou Louvi. Eu, ié falié de gruiero o de nose e Jan-Pascau n'en metié dins sa pòchi quand devié passa encò de Pandelon. Siecamen...
- O, dis Richard Aleissandro, l'ivèr que Jan-Pascau arrapè soun marrit pléuvèsi, fauguè i'atrouva quaucun pèr prene sa plaço à la posto. Aquéu nouvèu pedoun èro un pichot ome peto-sé que venié de la vilo e, coume lou pos pensa, quouro arrivè encò di Pandelon sènso nose e sènso

nouveau facteur était un petit homme pète-sec qui venait de la ville et, comme tu peux le penser, quand il arriva chez les Pandelon, sans morceau de gruyère dans la poche, le malheureux!... Mon Louis lui sauta dans les plumes et faillit l'éborgner. Et ce pète-sec ne prit pas la chose du bon côté, les Pandelon virent arriver l'huissier... C'est d'ailleurs l'huissier que leur fit l'écriteau: "Attention, canard dangereux"... Bref!...

Mais il reste encore à dire.

- Ce canard, dit Victorien, les Pandelon l'avaient toujours avec eux. Ils le menaient aux champs, et il fallait le voir, fier comme Artaban, entre eux deux, sur le siège de la charrette, qui, de temps à autre se mettait à chanter... Pour le faire chanter, il suffisait de battre deux ou trois fois la mesure en frappant des mains et de lui dire:
 - Chante Louis!... Pan-Pan-Pan!... Chante Louis!...

Et le Louis chantait "la Madelon", "la Marseillaise"" ou "Viens Poupoule... A sa manière, bien sûr... Ce n'était pas Berthe Sylva... Mais l'air, tu le reconnaissais bien.

- Sur le Louis on pourrait t'en raconter pendant trois jours et trois nuits, dit Richard Alexandre... La fois , par exemple où il avait disparu dans une roubine des paluds près de Mollégès. Qu'avait-il pu se passer dans sa tête pour faire cette fugue de trois jours?... Cela les Pandelon n'arrivaient pas à se l'expliquer...
- Ils s'expliquaient encore moins, dit Benjamin, ce qui avait pu se passer cette nuit-là quand, le matin, en ouvrant la porte du poulailler, ils virent la cane qui portait un carton attaché à son cou où il y avait d'écrit: "Je suis veuve depuis minuit" et quand ils durent se rendre compte que le Louis avait disparu.
- Ce n'est que vers la fin de la matinée, poursuit Richard Alexandre, guère avant midi, qu'ils eurent de ses

froumage, lou malurous! Moun Louvi ié voulè dins li plumo e d'enca' pau l'embourgnavo... Mai lou peto-sé lou prenguè mau e li Pandelon veguèron arriva l'ussié... Es l'ussié justamen que ié faguè l'escritèu: "Attention, canard dangereux"... Basto!...

Mai i'a encaro à dire.

- Aquéu canard, dis Vitourian, li Pandelon lou menavon toujour em' éli. Quand anavon au champ lou falié vèire, fièr coume Artaban, entre éli dous sus lou banc de la carreto, que de tèms en tèms se prenié à canta... Pèr que cantèsse n'i'avié proun de batre dos o tres fes la mesuro en picant dins li man e de ié dire:
 - Canto, Louvi!... Pan-Pan-Pan!... Canto Louvi!...

E lou Louvi cantavo "La Madeloun", "La Marsiheso", "Viens Poupoulo"... A soun biais segur... Ero pas Berto Sylva... E fasié proun, es lou cas de lou dire, quàuqui canard, acò se coumpren... Mai l'èr se recouneissié...

- D'aquéu Louvi poudrian te n'en parla d'ouro e d'ouro, dis Richard Aleissandro... La fes, tè! qu'avié dispareigu dins uno roubino en palun, proche Moulégès. Dequé i'avié pouscu passa dins la tarnavello pèr faire aquéu plantié que durè tres jour? ... Li Pandelon an jamai pouscu lou saupre...
- S'esplicavon encaro mens, dis Benjamin, ço qu'avié pouscu se passa dins la niue quouro, aquéu matin, en durbènt la porto dóu galinié, veguèron la canardo qu'avié un cartoun pendoula au coui mounte i'avié d'escri: "Siéu véuso despièi miejo-niue" e que s'avisèron que lou Louvi i'èro plus...
- Es qu'à la fin de la matinado, vèn Richard Aleissandro, gaire avans miejour, que n'aguèron de

nouvelles. Jean-Pascal leur apportait une dépêche, signée du Louis: "Je vais au banquet de la Classe 20. Je fais la fête avec les conscrits. Mille baisers."...

Eh! oui, la 20 passait le Conseil de Révision et, comme tous les conscrits, pour le banquet, avait fait le tour de quelques poulaillers.

- Crocheter un lapin ici, un coq par là, deux ou trois pintades, un couple de pigeons ou un beau canard, la jeunesse l'a toujours fait, dit Tutur. C'est dans nos habitudes et il n'y a que les grognons qui grognent. Personne n'y trouve rien à reprendre, mais pourtant là, la Classe 20 y était allée un peu fort. Le Louis, tu le vois maintenant, ce n'était pas un canard, mais presque un "gens". S'attaquer à pareil personnage!... Il y a des choses qui ne se font pas!

Mais nous ne voulions pas le manger, lui, dit Benjamin. Tu le sais bien. Nous voulions seulement le mener avec nous pour le faire chanter.

- Oui, mais pourtant Richard Alexandre a bien failli lui trancher la tête d'un coup de hache!
- Nous avions tant couru et tant bu que nous ne savions plus très bien ce que nous faisions, dit Richard Alexandre. C'était le petit matin, nous n'avions pas fermé l'œil et en attendant l'Impériale qui devait nous mener à Orgon, pour aider Laurence qui allait nous préparer le banquet, nous nous étions tous mis à abattre la volaille. Un coup du tranchant de la main derrière l'oreille pour les lapins, un coup de ciseau sous la langue des coqs, la tête serrée sous l'aile pour les pigeons, un nœud coulant pour pendre les pintades et la hache pour trancher le cou des canards. Chacun abattait sa besogne... Il est bien vrai que j'ai failli couper le cou du Louis... Par bonheur, il s'est mis à

nouvello. Jan-Pascau i'adusié uno despacho, signado dóu Louvi: "Siéu envita au banquet de la Classo 20. Fau fèsto emé li couscri. Milo poutoun."... Eh! o, la Classo 20 passavo au Counsèu e coume tóuti li couscri, pèr soun banquet, avié fa lou tour de quàuqui galinié.

- Couiouna un lapin eici, un gau eila, dos o tres pintado, un parèu de pijoun, un bèu canard, la jouinesso l'a toujour fa, dis Tutur. Es dins lis abitudo dóu païs e renon que li renaire. Res, seriousamen, ié trovo rèn à redire mai pamens, aqui, la Classo 20 avié passa l'osco. Lou Louvi, lou coumprenes aro, èro pas un canard mai quàsi un gènt. S'ataca à-n-un parié persounage!... I'a de causo que se fan pas!...
- Mai lou voulian pas manja, dis Benjamin, lou sas bèn. Voulian siecamen lou mena emé nautre pèr lou faire canta.
- O, mai pamens Richard Aleissandro, se manquè d'un rèn que ié trenquèsse la tèsto d'un cop de destrau...
- Avian tant courregu e tant begu que sabian plus trop ço que fasian, dis Richard Aleissandro. Ero au pichot matin, avian pas plega l'iue e, en esperant l'Imperialo que devié nous mena Ourgoun, pèr douna la man à Laurènço que devié adouba lou banquet, s'erian mes à sagata la voulaio. Un cop de travès de man darrié lis auriho pèr li lapin, un cop de cisèu souto la lengo pèr lou gau, la tèsto quichado souto l'alo pèr li pijoun, lou nous couladis pèr estrangla li pintado e la destrau pèr trenca lou coui di canard, chascun fasié ço que i'avié de faire... Aviéu la destrau e es bèn de bon que d'enca' pau ié coupave lou coui, au paure Louvi...

Urousamen se boutè à canta "Viens Poupoule"... e lou recouneiguère. Pousquè faire fèsto emé nautre...

- Faire fèsto es forço dire, dis Benjamin, que, tre

chanter "Viens Poupoule" et je l'ai reconnu, et il a pu faire la fête avec nous.

- La fête c'est beaucoup dire, dit Benjamin. Parce que ce monstre de Louis, au lieu de chanter "la Marseillaise" à chanter "l'Internationale" devant les autorités dans la mairie d'Orgon, nous n'avons plus pensé à nous amuser. Un scandale pareil! Nous avions les jambes coupées. On nous aurait tous ramassé dans un chapeau... Pour te faire comprendre dans quel état nous étions, je n'ai qu'à te dire qu'une fois sortis de la mairie et arrivés au bas de la rampe d'escaliers, au lieu d'aller à la châtaigne, comme c'était l'habitude, avec les autres conscrits qui voulaient nous faire passer sous leur drapeau, eh! bien, sans un mot, nous sommes tous passés sous les drapeaux, sous tous les drapeaux: celui des Orgonnais, celui de Sénas, celui de Saint-Andiol, celui de Mollégès, celui de Verquières, celui de Cabannes, et sous celui de Plan d'Orgon... Sous tous les drapeaux!... Cela ne c'était jamais vu!
 - Et le Louis? je demande.
- Le Louis y est passé aussi, dit Richard Alexandre, mais le monstre n'était pas capot comme nous et il chantait "la Madelon" et, moi qui le portait, je n'avais pas la force de le faire taire. Je n'eus même pas la force d'envoyer racler des cannes un jeune Mollégeois qui, pour se moquer de nous, vint passer au cou du Louis, une image de "Bon pour les filles"... Si nous avions été dans un état normal, tu penses bien que je lui aurais fait avaler son "Bon pour les filles".

Il se tait et comme tous se taisent maintenant, je demande au bout d'un instant de silence:

- Et le Louis, vous l'avez rendu aux Pandelon?
- Oue voulais-tu que nous en fassions? dit Benjamin.
- Ils durent être contents...

qu'aquéu moustre de Louvi, liogo de canta la "Marsiheso", i'anè de "l'Internaciounalo" davans lis autourita dins la Coumuno d'Ourgoun, avèn plus agu l'idèio de nous amusa... Un escandale parié! N'avian li cambo coupado, nous aurien culi souto un capèu... Pèr te faire coumprendre à quete poun erian desmemouria, basto de dire qu'estènt sourti de la Coumuno e arriva en bas dis escalié, liogo de i'ana à la castagno, coume es l'abitudo, emé lis àutri couscri que nous voulien faire passa souto soun drapèu. Eh! bèn, sènso un mot, ié sian tóuti passa souto li drapèu, souto tóuti li drapèu! Aquéu d'Ourgoun, aquéu de Senas, aquéu de Sant-Andiòu, aquéu de Moulegès, aquéu de Verquiero, aquéu de Cabano e souto aquéu de Plan-d'Ourgoun... Tóuti li drapèu!... Acò s'èro jamai vist!...

- E lou Louvi? demande.
- Lou Louvi tambèn, i'es passa, dis Richard Aleissandro. Mai lou moustre èro pas capot coume nautre e cantavo "la Madeloun". E iéu que lou pourtave, aviéu pas la voio de lou faire se teisa. Aguère meme pas lou courage de manda rascla de cano un jouine Moulejoi que pèr se trufa de nautre, venguè passa au coui dóu Louvi, un image "Bon pour les filles"... S'erian esta d'aploumb, te penses bèn que i'auriéu fa avala soun "Bon pour les filles"...

Se taiso e coume res muto, demande au bout d'uno passado:

- E lou Louvi, l'avès rendu i Pandelon?
- Deque vouliés que n'en faguessian? dis Benjamin.
- Deguèron èstre countènt...
- Te lou pos crèire, dis Benjamin. Pamens, coume nautre, aguèron pas mau de soucit: quand li gendarmo ié

- Bien sûr, dit Benjamin. Mais, comme nous, ils se firent aussi pas mal de cheveux quand les gendarmes vinrent leur demander comment et pourquoi ils avaient appris "l'Internationale" à leur canard.
 - Au fait, oui, où l'avait-il apprise?
 - En cueillant la feuille, dit Richard Alexandre.
 - La feuille?
- La feuille de mûrier pour les vers à soie... Le Louis, on te l'a dit, ils le menaient toujours avec eux au travail et comme les Pandelon, au mois de mai, élevaient, comme tout le monde, des vers à soie et comme ils en faisaient trois à quatre onces, tu peux te rendre compte du travail qu'ils avaient... Ça mange plus qu'une vache, tu le sais, et ils n'avaient pas quatre bras pour traire les rameaux de mûrier. Alors, quand les vers sortaient de la troisième mue, les Pandelon se faisaient aider par Pimpin et ils cueillaient la feuille jusqu'à deux ou trois heures du matin.
- Ce Pimpin, dit Benjamin, avait travaillé au charbon dans les Cévennes, du côté de Chamborigaud. Il avait été un meneur. Une brave pâte d'homme, un de ces rêveur qui cherchent à installer le paradis sur terre. Un joyeux aussi et qui n'avait pas les côtes en long...
- Pour se garder de dormir, reprend Richard Alexandre, en cueillant, dans la nuit, la feuille pour les vers à soie, Pimpin et Pandelon chantaient. Ils chantaient "la Chanson des blés d'or", "les Millions d'Arlequin", les "Noëls de Saboly" et comme tu peux le penser, Pimpin entonnait aussi "l'Internationale" et le Louis, qui était couché au pied du mûrier, sous le chevalet de l'un ou de l'autre, tu peux penser aussi, qu'il écoutait et n'en perdait pas une et, comme il avait bonne tête, il retenait tout ce qu'il entendait. C'est ainsi qu'il avait appris "l'Internationale"

venguèron demanda coume e pèr dequé avien aprés "l'Internaciounalo" à soun canard.

- O... Ounte l'avié apresso?
- A la fueio, dis Richard Aleissandro.
- La fueio?
- La fueio d'amourié pèr li magnan... Lou louvi, te l'avèn di, lou menavon toujour em' éli au travail, e coume li Pandelon fasien coume tóuti, eici au mes de mai, de magnan, e coume n'en fasien de tres à quatre ounço, pos t'imagina lou pres-fa qu'avien... Manjon mai qu'uno vaco, li magnan, e avien pas quatre bras pèr mòuse li ramèu, alor quand aguèron dourmi di tres, li Pandelon se faguèron ajuda pèr Pimpin e culiguèron de fueio fin qu'à dos o tres ouro dóu matin...
- Aquéu Pimpin, dis Benjamin, avié travaia au carboun dins li Ceveno, dóu coustat de Chambourigaud. Ero esta un menaire, uno bravo pasto d'ome, d'aquéli pantaiaire que cercon de faire davala lou paradis sus terro. Un ome galoi tambèn e qu'avié pas li costo en long....
- Pèr pas s'endourmi, repren Richard Aleissandro, en despueiant lis amourié, ansin en pleno niue, Pimpin e Pandelon cantavon. Cantavon "la Chanson des blés d'or", "les Millions d'Arlequin", "li Nouvè de Saboly" e, coume te lou pos imagina, Pimpin fasié clanti "l'Internaciounalo". Em' acò, moun Louvi, coucha au pèd de l'amourié, souto lou cavalet de l'un vo de l'autre, escoutavo e n'en perdié pas uno. E, coume avié bono tèsto, retenié tout ço qu'entendié. Es ansin qu'avié aprés "l'Internaciounalo" dins lou mes di magnan e es ansin que la Classo 20, li Pandelon e Pimpin, éu tambèn, soun esta à mand d'ana en presoun...

Lou vièi Berenguié que penequejavo despièi que sian

pendant le mois des vers à soie et c'est ainsi que la Classe 20, les Pandelon et Pimpin lui aussi, ont failli aller en prison...

Le vieux Bérenguier qui, depuis le début de la conversation, somnole, les mains croisées sur son bâton et le menton appuyé sur le dos de ses mains, relève la tête. Il a, selon son habitude, écouté nos propos sans intervenir, étant de nature peu loquace.. Il dit pourtant:

-Je l'avais au bout de la langue, et ça vient de me revenir.

On lui demande quoi.

- Le nom de l'autre canard des Pantelon, la couvée qui s'était noyée... Il s'appelait Constantin.
- Peut-être bien, dit Richard Alexandre. Oui, c'est ça, Constantin.
- C'est curieux, dit le vieux Bérenguier, j'arrive à me rappeler le nom de ces canards et je suis incapable de dire qui nous venons d'enterrer...
- Nous sommes tous comme ça en venant dans l'âge, dit Tutur. Nous oublions dans la minute ce qui se passe aujourd'hui et nous nous rappelons des choses anciennes...

Je dis:

- C'est sans doute parce que vous les avez répétées souvent.
- Pas si souvent, tu vois, dit Benjamin, puisque, toi, tu n'avais jamais entendu parlé de Pandelon et de leur canard.
- Il n'aurait pas perdu grand chose, dit Bérenguier. L'histoire du Louis, ce n'est pas un chapitre de l'Histoire de France!
- Peut-être pas, dit Richard Alexandre, mais tout de même, la Classe 20 et le Louis des Pandelon et

aqui à charra dóu Louvi, li man crousado sus soun bastoun e lou mentoun pausa sus si man, aubouro la tèsto. Coume à soun abitudo, a tout escouta sènso dire un mot, qu'es un pau-parlo. Dis pamens:

- L'aviéu au bout de la lengo e vèn de me reveni...
- Se ié demando dequé.
- Lou noum de l'autre canard de Pandelon... La couvado que s'èro negado... Se ié disié Counstantin.
- Belèu bèn, dis Richard Aleissandro. O, es bèn acò... Coustantin.
- Es curious, dis lou vièi Berenguié, arrive à me rapela lou noum d'aquéli canard e poudriéu pas dire quau èi que venèn d'enterra...
- Sian tóuti parié, en avançant dins l'age, dis Tutur. Oublidan dins un vira d'iue ço que se passo vuei, e nous remembran di causo d'à passa tèms...

Ié dise:

- Acò vèn que li causo anciano vous li sias redicho cènt fes.
- Pas tant qu'acò, veses, dis Benjamin. La provo que tu n'aviés jamai entendu parla di Pandelon e de soun canard. Sabiés rèn dóu Louvi...
- Aurié pas perdu grand causo, dis Berenguié. L'istòri dóu Louvi es pas un chapitre de l'Istòri de Franço.
- Belèu pas, dis Richard Aleissandro, mai pamens la Classo 20 e lou Louvi di Pandelon e "l'Internaciounalo", iéu te lou dise, poudrié faire un bèu libre se quaucun un jour l'escrivié...

Pantaio un moumen e apound:

- Lou malur, veses, Berenguié, lou malur es que nautre, nautre sabèn pas escriéure e sara jamai nosto istòri e nòstis istòri nimai que se legiran dins li libre...

"l'Internationale", moi je dis que si on l'écrivait un jour, ça pourrait faire un beau livre...

Il rêve un instant et ajoute:

- Le malheur, vois-tu, Bérenguier, c'est que nous, nous ne savons pas écrire, et ce ne sera jamais notre histoire à nous, ni nos histoires, qu'on lira dans les livres.

Ensignadou

La Pèiro d'Aiglo	7
La Lèbre	25
Pataclet	43
Lou Tresotr d'Avignoun	55
Dos degout de sang	73
Serafino	89
Lou Louvi	107

BIBLIOGRAPHIE

Poèmes

Lou Creirès-ti?... (Le croirez-vous?...), poème provençal, t.f.r., Marsyas, 1949.

Bucoliques baussenques, poèmes en prose, préface de Sully-André Peyre. Typographie et soixante bois gravés de Louis Jou, Les Livres de Louis Jou, 1954.

Dins l'espèro dóu vènt (Dans l'attente du vent), poèmes provençaux, t.f.r., GEPEA, 1965.

Et Caïn fût laboureur, poèmes, illustrations d'Henri Ferrier. Les Poètes de la Tour, 1965.

Sur le tronc d'un bouleau, poèmes, illustrations de Henri Ferrier. Les Poètes de la Tour, 1965.

La Dicho dóu caraco (La chanson du bohémien), poèmes provençaux, t.f.r. Illustrations de Raymond Feuillatte, l'Astrado, 1974.

Nous n'irons pas à Compostelle, poèmes, illustration de Justin Grégoire. Les Poètes de la Tour, 1963.

Sèt saume de la Sereneta, poèmes. Ed. L'Astrado, 1970.

Le jeu de la Tarasque, fable musicale. Musique de Serge Arnauld, Chorégraphie de Yolanta Kruszewska de l'Opéra de chambre de Varsovie, et de Hassia Levy de The Rubin Academy Dance Company of Jerusalem, 1985.

Tros (fragments), illustration de Justin Grégoire, l'Astrado, 1986.

Lou Brande di Mestié (La ronde des Métiers), musique de Mirèio Guériot. Illustrations de Lena Constante. Ed. Ion Creanga, Bucarest, et Grandir, Orange, 1986.

Un jour de mai (Un jour de plus). Avec un portrait et des illustrations d'Antoine Serra. Fondation Louis Jou, 1988.

Lis alo de l'aucèu, li racino de l 'aubre (Les ailes de l'oiseau, les racines de l'arbre). Illustrations de Gérald Sorel, Les Cahiers de Garlaban, 1989.

Premiero Garbo, poèmes. Frontispice de Rose Boiron. Ed. L'Astrado, 1991.

Comptine de la pintade - Ah! qu'est-il donc arrivé - La chanson des grenouilles - Un et un font deux - Un oiseau sur un pommier. Albums pour les enfants. Gravures sur bois de Ana Chechile. Ed. Grandir, 1991.

Comptine de la pintade - Ah! qu'est-il donc arrivé. 2 des albums ci-dessus, dans un autre format et en deux couleurs, chacun publié en provençal, en français, en portugais et en turc. Editions Grandir.

Contes, romans, récits

L'erbo de la routo (L'herbe de la route), contes provençaux, t.f.r., Marsyas, 1952.

La pierre étoilée, 16 pointes sèches d'Antoine Serra, Daragnès, 1955.

Très conte per calèndo (Trois contes pour Noël), contes provençaux, t.f.r., Prix Jaufre-Rudel, 1964, Escolo Jaufre-Rudel.

Conte dis Aupiho, de Crau e de Camargo (Contes des Alpilles, de Crau et de Camargue), illustrations de Marthe Seguin-Fontes, contes provençaux, t.f.r., Ramoun Berenguié, 1970.

Le chemin d'Arles, roman, Gallimard, 1955.

S'il reste encore un pas, roman, illustrations d'Antoine Serra. Couronné par l'Académie française. L'Amitié par le Livre. 1969.

Le nid du Calao, nouvelles provençales, t.f.r., avec un dessin de Patrick Ventujol. Edisud, 1981.

La Sereno, nouvelles. Illustrations de Joseph Alessandri. Ed. Parlaren, 1988.

La Sirène, nouvelles. Illustrations de Joseph Alessandri. Ed. Grandir, 1988.

Pataclet, nouvelle, gravures sur bois de Ana Chechile. Ed. Grandir, 1990.

Ex-voto, conte de Noël. Illustrations d'Elbio Mazet. Ed. Grandir, 1996.

Théatre

Carré de sept, drame en trois actes. Reflets méditerranéens, 1957.

Li quatre set, (Carré de sept), version originale et t.f.r., l'Astrado, 1970.

La croisière fantastique, comédie radiophonique, frontispice de John Skeaping, Reflets méditerranéens, 1961.

Le dernier mot, drame radiophonique, frontispice d'Henri Ferrier, Reflets méditerranéens, 1965.

La Pastora/e des deux vieux, comédie radiophonique, frontispice de Jacques Winsberg, Reflets méditerranéens, 1967.

L'ensorcelée, Grand prix de la pièce en un acte, 1953, Librairie théatrale.

La farce du dindon farci. Le rebouteux. L'analyse. La

chèvre malade. Librairie théâtrale.

Farces et attrapes, comédie en un acte, l'Avant-scène. Pastorale Maurel, traduction française en vers, Tacussel, 1978.

Coumèdi en un ate, Ed. Parlaren, 1987.

L'aveni es i cacalaus, (L'Avenir est aux escargots), comédie en un acte. Ed. L'Astrado, 1993.

Bello epoco, (L'Afaire di femo, L'Analiso, L'as paga lou capèu?), comédies en un acte, cassette-vidéo réalisée par l'Escolo de la Targo de Toulon, sous la direction de Robert Fouque.

Uno Sautarello (une sauterelle), divertissement en 4 actes. Parlaren Vaucluse. 1996.

Etudes

Le trésor des jeux provençaux, préface de Fernand Benoît, frontispice d'Auguste Chabaud, Collection de culture provençale, 1952.

La Provence et Frédéric Mistral au Museon Arlaten, en collaboration avec Jean-Maurice Rouquette, illustration photographique de Maurice Laroche, Joël Cuénot, 1977. Les santons de Provence, illustration photographique d'Hervé Champollion, Ouest-France, 1980.

Les prénoms de Provence, illustration photographique d'Hervé Champollion et dessin de P. Joubert, Ouest-France, 1983.

Entre Provence et Languedoc, les vanniers de Vallabrègues, illustration photographique de Lucien Clergue, Robert Doisneau, Bernard Martin et Serge Popovitch. Préface de Georges-Henri Rivière, Centre

alpin et rhodanien d'ethnologie, 1990.

Météorologie populaire. La Provence empire du soleil et royaume des vents. Ed. Horvath, 1984.

Les Saints guérisseurs en Provence et Comtat Venaissin. Illustrations de René Fages. Ed. Horvath, 1990.

L'abrivade des gardians de Camargue, Ed. Notre-Dame, Nımes, 1990.

Les santons de Provence, illustration photographique de Eric Cattin, Ouest France, 1996.

t.f:r. = traduction française en regard

Ont été mis en scène et réalisés

Pastorale en Provence, en collaboration avec Claude Barma et Pierre Nivollet, émission dramatique télévisée, 1954.

Carré de sept, drame en trois actes, prix Mistral, prix du Théâtre de la Société des Auteurs, 1955. Comédie de Provence, Théâtre Hébertot, Studio des Champs-Elysées. Mise en scène de Douking, 1955.

La croisière fantastique, comédie radiophonique, 1956. Une sainte femme, comédie en trois actes, Théâtre français, 1958.

L'aubergo di tres trevant, comédie en quatre actes, 1959. Le dernier mot, drame radiophonique, émission "Carte blanche à ...", 1959.

La pastorale des deux aveugles, 1960.

Farces et attrapes, comédie, télévision de Buenos-Aires, 1964. Théâtre français, 1965.

L'Avenir est aux escargots, comédie, O.R.T.F., 1967.

VIIIe festival d'Allauch 1968. Radio-Sottens, 1970. Radio-Prague, 1975.

Qui êtes-vous Bertie?..., pièce policière. Radio-Sottens, 1969. FR3- Marseille, 1970.

L'autre côté de la table, dramatique télévisée, réalisation de Jean Manceau, FR3, 1975.

La pastorale des deux vieux, 1967.

Le Devine-vent, dramatique télévisée, réalisation de Régis Forrissier, FR3, 1980.

L'Enfant de Cœur, dramatique télévisée, réalisation de Jacques Cornet, FR3, 1981.

Edicioun *Prouvènço d'Aro*"Flora Pargue" Bast. D 64 Traverso Paul - 13008 Marseille

Sesido dóu tèste, messo en pajo facho bountousamen pèr Tricio Dupuy Respounsablo dis Edicioun Prouvènço d'Aro

Acaba d'estampa lou tresen trimèstre de 1996 sus li presso de l'Ataié Oucitan d'Empremarié 4 Plaço de la Revoulucioun 30 000 Nimes

Depost legau : Quatren trimèstre de 1996

© Prouvènço d'Aro e Carle Galtier

ISBN: 2-911643-01-1 EAN: 9782911643019

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés

© Centre International de l'Ecrit en Langue d'oc - 1996

Tèste, meso en pajo, fotò e maqueto realisa pèr Tricio Dupuy en sa qualita de mèmbre dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu C.I.EL. d'Oc